

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

*Actualité*

# LE MONDE ILLUSTRÉ

**ABONNEMENTS :**

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15<sup>ME</sup> ANNÉE, No 763.—SAMEDI, 17 DECEMBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

**ANNONCES :**

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



CHRISTOPHE COLOMB

Dessin d'Antonio Calliano, gravure de D. Raphaël Esteve.—Ce dessin a été fait sur la peinture originale exécutée en Amérique par Vanloo (XVIIe XVIIIe siècles), laquelle existe en la galerie de l'Excellentissime Duc de Verwick y de Alba

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 DECEMBRE 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Retour par Aimée Patrie.—Christophe Colomb.—Poésie : Satire, par Dr J.-N. Legault.—La vierge et l'âme pure, par Luscinus.—Pensées sur la mode.—Une première déception, par Jacquot.—Une artiste de l'école Italienne.—Les parents.—Poésie : Précieuse innocence, par J. Floury.—Désespérance, par J.-E. Robitaille.—Fais ce que dois, par A. Douliac.—L'école littéraire.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Etudes historiques, par G.-A. Dumont.—Description de la toilette.—L'art culinaire.—Amusements.—Jeux et amusements.—Le billard.—Devinette.—Feuilleton : Rosalba ou les deux amours.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait de Christophe Colomb.—Portrait de Mlle Antoinette Trebelli, artiste lyrique.—Les fleurs de nos champs.—Beaux-Arts : Le préféré (double page).—Gravure de mode.—Devinette.—Billard.—Illustration du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

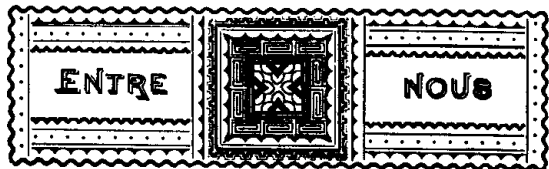
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



La lutte pour la vie dans laquelle nous sommes tous plus ou moins engagés, parce qu'elle nous a été imposée par suite de la malencontreuse idée qu'ont eu Adam et Eve de manger une malheureuse pomme, fait travailler tous les cerveaux.

Que de fois nous arrive-t-il de dire : " Il faut cependant que je trouve un moyen de faire de l'argent ! " Et nous cherchons, nous nous torturons l'esprit, sans beaucoup de succès, bien souvent.

Ceux qui réussissent ne se donnent pas tant de mal et se contentent tout simplement d'exploiter la bêtise humaine, même inépuisable, comme vous le savez.

L'un des derniers filons découverts l'a été par un américain qui le travaille en publiant dans une foule de journaux la petite annonce suivante :

A TOUS CEUX QUI SOUFFRENT !—Envoyez-moi vos noms et prénoms, votre âge et votre profession, et je vous dirai de quoi vous souffrez.

Votre lettre peut être écrite à la main ou à la machine, à votre choix.

Inclure un timbre poste de 2 cents pour affranchissement de la réponse.

Docteur X. . . .  
et adresse.

Certes, l'annonce est bien faite pour attirer l'atten-

tion et, en fin de compte, comme on nous répète souvent que rien n'est impossible de nos jours, nous nous creusons la tête pour découvrir le secret du phénomène médical, d'autant plus que nous reconnaissons que ce n'est pas par la graphologie qu'il peut arriver à découvrir notre mal, puisque notre lettre peut être écrite à la machine.

Et l'on écrit au docteur, qui répond par retour du courrier que le signataire de la lettre est atteint de telles maladies, qu'il souffre de malaises et qu'il n'a pas " son ambition naturelle." Le manque d'ambition naturelle ne rate jamais et je suppose que le savant veut dire " énergie ordinaire " ce qui n'est pas trop maladroit, puisqu'un malade ne jouit pas d'ordinaire de la plénitude de son énergie.

\*\* Le truc du médecin américain n'est pas difficile à deviner et point n'est besoin d'être grand clerc pour découvrir le pot aux roses.

Il lui suffit de dresser un catalogue des maladies auxquelles sont le plus généralement sujets les hommes de telle ou telle profession. Il est évident que les cultivateurs qui vivent au grand air et se donnent beaucoup d'exercice ne sont pas exposés aux mêmes maladies que les gens de bureau. Un politicien militant a plus d'occasions qu'un sourd-muet d'attraper une bronchite, de même qu'un serre-frein a plus de chances qu'un bijoutier de se faire écraser par un train. L'âge a aussi une grande influence sur les maladies et un médecin tant soit peu intelligent sait quelles sont les indispositions auxquelles sont exposés les gens de trente, cinquante ou soixante ans.

Il résulte de ces connaissances très élémentaires que le susdit américain n'a pas grand mal à se donner pour répondre aux lettres qu'il reçoit :

—48 ans, employé du service civil, (s'adressant à l'un de ses commis) : Voyez 52-48, que dit la carte de ce numéro ?

—Foie un peu en désordre. Manque d'ambition naturelle. Maux de tête fréquents. Digestion parfois embarrassée, etc.

—27 ans, voyageur de commerce (vins et liqueurs) : Foie congestionné. Bronches en désordre. Manque d'appétit. Fatigue le matin, au lever.

Je pourrais continuer, car j'ai tant vu de ces réponses qu'il serait facile d'en citer une douzaine.

J'ai écrit, comme beaucoup d'autres, à ce monsieur, qui m'a répondu que : Je n'avais pas mon ambition naturelle (toujours) que ma digestion n'était pas toujours normale, mon foie était un peu en désordre, etc., etc., mais il a oublié le mal principal, à savoir une bronchite chronique, qui n'est pas de paille, comme disait ce brave Faucher de Saint-Maurice.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que beaucoup de personnes en arrivent à se convaincre qu'elles sont atteintes des maladies citées par le type en question et qu'elles n'hésitent pas à se faire soigner par lui.

Car, il soigne par correspondance, le gaillard, et c'est là le but qu'il poursuit. Mais il soigne à si bon marché ! Une piastre vingt-cinq par mois !! avec les les remèdes !!! c'est pour rien.

Et, remarquez l'habileté du monsieur ? Il se garde bien de demander quinze dollars, par an ; ce serait trop à la fois, mais une piastre et quart par mois, on risque la petite somme sans hésitation.

Le traitement est simple, car tout est simple en cette affaire, surtout le client, qui reçoit par la poste une boîte de pilules et quelques poudres à prendre de temps en temps.

Les pilules renferment un peu d'aloès et les poudres, rien du tout. Mais on vous recommande de prendre de l'exercice, de vous coucher tôt et de vous lever tard, comme faisait le bon roi d'Yvetot, et ne prendre aucune boisson spiritueuse, au contraire des habitudes du dit excellent roi.

La vie régulière, la tempérance et les pilules font leur effet. Le client se porte mieux, au bout de quelques mois, P. dit à tous ses amis que le Dr Yankee l'a guéri, pour presque rien, quelques dollars.

Ce médecin se fait, dit-il, un revenu d'une trentaine de mille piastres avec ce système.

—Moi, je vous donne le secret de son traitement pour rien.

\*\* Ce n'est pas en Amérique seulement que ces choses-là se voient.

Il y a quelques années, (je vous ai déjà dit un mot autrefois, mais j'ai oublié de vous donner le résultat de mon enquête, à ce sujet), mes regards tombèrent sur l'annonce suivante, publiée dans un journal français :

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, éczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même, après avoir souffert et essayé en vain de tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu.

Ecrire, par lettre ou carte-postale, à M., qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

J'écrivis au " Monsieur " qui se présentait ainsi au public dans un " but humanitaire, conséquence d'un vœu," et je reçus une brochure assez semblable à celle qui préconise un remède infailible, panacée universelle.

Le monsieur m'informait qu'il tenait à ma disposition une drogue quelconque, dont j'ai oublié le nom, et qui ne coûtait que la bagatelle de cinq francs. Il suffisait d'en prendre pour une vingtaine de piastres, pour être guéri... de l'envie de continuer.

Le monsieur a tout simplement fait vœu de s'enrichir aux dépens des gogos. Il a dû réussir.

\*\* Ces gens-là réussissent toujours, avec de la réclame, du toupet de la part des exploités et beaucoup de confiance du côté des exploités.

Le remède, en lui-même, n'a peut-être aucune vertu, mais du moment où le patient a la ferme conviction qu'il doit être guéri, il l'avale avec componction et revient souvent — il faut bien l'avouer — à la santé.

Voyez la jeune fille de Ste Cunégonde.

Il y avait longtemps que l'on n'entendait plus parler d'elle et c'est avec un regain de curiosité que j'ai vu dernièrement son nom figurer sur une affiche. Il paraît qu'elle revient avec sa plume qui guérit de beaucoup de maux.

Cette jeune personne a toujours un pouvoir surnaturel et il lui suffit de vous passer la plume d'un volatile quelconque sous le nez, dans le nez, à côté du nez ou ailleurs, pour vous enlever toute douleur.

Question de persuasion. Il y a bien des rhumatisants qui retrouvent tout à coup leurs jambes, en présence de la menace d'un coup de pied.

L'histoire est bien vieille, mais j'en sais une plus vieille encore.

Il était une fois, il y a de cela bien longtemps, très longtemps avant Jésus-Christ, un médecin, ancêtre probable du docteur américain susdit, qui avait la prétention de guérir de tous les maux.

Or, en ce même temps le prince héritier du royaume de Perse était si malade et rebelle à tous les remèdes, que le roi, son père, envoya chercher le célèbre guérisseur et lui tint à peu près ce langage :

— Ecoute. Tu te vantes de guérir tout le monde. Tu vas entrer dans la salle voisine où se trouvent vingt malades ; si tu les guéris, je te confierai mon fils, mais si tu en manques un seul, tu seras empalé.

Le pauvre charlatan se repentait déjà d'avoir été si vantard, mais il n'y avait pas à reculer. Sa tête — ce qui est un euphémisme — était en jeu ; mais comme c'était un homme de ressources, voici (je n'invente pas, je ne fais que copier une vieille légende) comment il s'adressa aux vingt misérables mourants qu'il devait guérir.

" Mes amis, dit-il, notre gracieux souverain, connaissant mon habileté et mon expérience, m'a fait venir afin de vous rendre la santé ; mais vous êtes atteints de maladies si graves, que j'échouerais certainement en essayant avec vous des moyens ordi-

naires. Oui, mes amis, je veux vous guérir ; mais, pour obtenir un pareil résultat, qui défie toute la science médicale, je dois recourir à un remède violent, héroïque, dont les brahmes de l'Inde m'ont révélé le secret. Il est infailible ; seulement, il faut que l'un de vous se sacrifie pour le salut de tous les autres. Je le ferai mourir, puis je le couperai en morceaux, je jeterai ses restes sanglants dans ce vaste foyer, je les réduirai en cendres, et ces cendres, je les mêlerai avec un certain breuvage que je ferai prendre alors à chacun de vous. A ce prix, votre guérison est assurée. Je vais donc vous passer en revue, et celui que j'aurai reconnu le plus malade sera aussitôt mis à mort ; car il est juste que ce soit lui qui se dévoue pour le salut commun."

Ayant ainsi parlé, notre *charlatan* jette sur chacun de ces malheureux, frappés de surprise et d'effroi, un coup d'œil scrutateur, prolongé. Il arrête enfin ses regards sur un jeune homme aux traits hâves, ravagés par la souffrance :

" Mon ami, lui dit-il d'un ton de commisération, vous paraissez bien près d'aller rejoindre vos aïeux ; votre dévouement retranchera à peine quelques jours à votre douloureuse existence ; ainsi.—Moi, seigneur médecin ! s'écria le pauvre étique, bondissant par un suprême effort ; moi ! le plus malade ! vous plaisantez, c'est une erreur de votre part ; je me sens à peine indisposé, je crois même que je suis complètement guéri.—Cela ne m'étonnerait pas, reprit gravement l'empirique ; ma seule présence a souvent opéré de ces prodiges.

" Cependant, mon ami... Je ne ressens plus le moindre mal, vous dis-je." Et il se dirigea précipitamment vers la porte, qu'il ouvrit, traversa la pièce où se tenaient les officiers, en criant qu'il était radicalement guéri, et s'enfuit à toutes jambes hors du palais. De mémoire d'homme on n'avait vu en Perse un aussi agile coureur. Le *charlatan* se tourna alors vers un second, et la même chose recommença. Un troisième, puis un quatrième disparurent de même ; bref, les vingt malades se trouvèrent guéris tout aussi rapidement ; aucun ne voulut se laisser couper par morceaux. Comme le dernier effrayé des regards du terrible médecin, allait prendre le même chemin que les précédents, il fut arrêté au passage par le jeune prince, qu'avait attiré la nouvelle de ces guérisons si subites. Celui-ci, poussé par une curiosité bien naturelle, lui ayant demandé quel remède merveilleux avait employé l'empirique, le malade raconta ingénument et en tremblant encore la scène qui venait d'avoir lieu. A ce récit, le prince jusque là si triste et si morose, partit d'un bruyant éclat de rire, que partagèrent aussitôt les courtisans. Le schah, étonné d'un bruit si contraire à l'étiquette, accourut de son cabinet, et crut son fils atteint de folie, en le voyant se rouler sur un divan dans les spasmes d'un rire continu. Mais lorsque lui-même fut instruit des motifs d'une gaieté si extraordinaire, malgré sa triple gravité de schah, de vieillard et de musulman, il ne put s'empêcher de suivre l'exemple général. Voyant un homme ingénieux et avisé dans l'empirique, il le combla de présents pour avoir dissipé un instant la sombre tristesse de son fils, et oublia la menace qu'il lui avait faite. Mais ce qu'il y eut de plus singulier dans cette aventure, c'est que, des cet instant, le jeune prince, comme si un charme secret avait été rompu, recouvra sa gaieté et sa bonne humeur, et avec elles, l'appétit et la santé.

Ce qui prouve qu'il n'est rien de tel que la persuasion.

\*.\* L'aventure matrimoniale d'une jeune fille anglaise, ornée d'une soixantaine de printemps, et d'un vieillard accablé de vingt hivers, que je vous ai contée il y a quelques semaines, m'a valu un certain contingent de lettres qui prouvent que la bêtise humaine a encore un bon nombre de représentants dans notre charmante fin de siècle.

Tous m'accablent de reproches et d'aucuns même me menacent de poursuites judiciaires, c'est-à-dire, en prose, disent qu'ils ont l'intention de me demander de l'argent, beaucoup d'argent, pour satisfaire probablement des passions avouables ou inavouables et, en

même temps, pour me punir d'avoir dit que deux sujets de la blonde Albion ont convolé en justes et légales noces, malgré une différence d'âges vraiment remarquable des conjoints.

Parmi les signatures de ces épîtres aigres-douces se trouvent, m'a-t-on dit, — car je ne connais pas ces gens-là — une négresse, trois blanches ou pseudo-blanches et une peau rouge.

Ma foi, j'ignorais que le cas que j'ai cité fut si commun que cela !

\*.\* Par contre, un vieil homme de soixante-quinze ans, qui vient d'unir sa destinée à celle d'une jeune fille de dix-huit ans, a eu dernièrement un bon mot qui a désarmé les rieurs témoins de cet acte téméraire.

— Comment, lui disait-on, vous, un homme de plus de quinze lustres, avez-vous pu vous marier avec une si jeune fille ?

— Eh ! répondit-il en riant, que diriez-vous donc si j'avais épousé une femme de mon âge !

*Jean Leduc*

## RETOUR

Il me souvient avoir lu, lecteurs, dans le livre où j'appris, jadis, à épeler ma langue maternelle, l'histoire d'un oisillon recueilli à l'automne par une famille de braves gens qui, des mois durant, s'évertuèrent à faire oublier au pauvre sa misère.

On le laissa voler par toute la maison, on lui donnait du sucre, de bon grain et mille choses encore dont le gourmand faisait grand cas et qu'il payait parfois d'un modeste refrain, d'un simple gazouillis.

Tant que l'hiver suspendit ses festons neigeux aux branches dénudées de la forêt voisine et mit des franges de cristaux aux toits, le petit hôte emplumé s'abandonna aux tendresses attentives qui veillaient près de lui ; mais quand le soleil d'avril allongea l'un de ses rayons jusqu'à ce foyer hospitalier où le chanteur promenait son aile, par la fenêtre ouverte, il s'enfuit. Et grisé de tous ces parfums discrets dont le printemps imprègne l'atmosphère, ivre d'air et de liberté, il sembla oublier dans l'immensité des horizons bleus, les cœurs fidèles qui là-bas, sous un toit de chaume, gardaient encore son souvenir.

Cependant, quand après de longues semaines, décembre sema de nouveau sur la terre ce léger grésil premier ornement que, tels des diamants, l'hiver donne à la nature, l'oiseau frileux revint battre de l'aile la fenêtre hospitalière qui se rouvrit pour le recevoir. On oublia son ingrate désertion et ses accents se mêlèrent encore aux chants harmonieux d'une famille heureuse.

Avide des vastes horizons où sans cesse la porte sa pensée vagabonde, alors que le printemps éveillait les premiers papillons au bois, Aimée Patrie déserta elle aussi les pages hospitalières de LE MONDE ILLUSTRÉ où on la laissait gazouiller à loisir et s'en alla, d'un vol inconstant, jeter aux quatre coins du monde les notes gaies ou tristes de sa chanson.

La revoici, lecteurs : comme pour l'oiseau ingrat, la fenêtre s'ouvrira-t-elle ?

Il fait si bon se retrouver après une longue absence, il est si doux, pendant les soirées d'hiver, de faire cercle autour de l'âtre qui pétille et d'évoquer tour à tour les images d'antan.

Caprices du cœur ou évolutions rapides de la pensée, quel étrange volume résulterait de l'enregistrement instantané de nos ambitions d'une heure, de nos espérances aussitôt évanouies qu'écluses, de nos rêves ondoiyants de chaque instant.

Ah ! s'il était possible de scruter ces âmes vibrant au moindre souffle et qu'un rien jette dans le tumulte orageux d'un désespoir facilement provoqué ou dans les enchantements d'une félicité éphémère comme la cause qui l'a fait naître ! Une feuille qui glisse lentement de l'arbre gigantesque dont, avec ses sœurs, elle

fut la parure, et qui vient doucement baiser le sable qui sera tantôt son linceul, un léger nuage qui se profile sur la face azurée du ciel, un bruissement d'aile dans l'espace, suffisent à faire lever en elles un essaim blond ou noir, selon que leur jeunesse garde encore sur son front la fraîcheur embaumée des illusions printanières ou que de précoces déceptions aient prématurément flétri les roses de leurs vingt ans et dépotisé à jamais leur existence.

Natures d'élite, sensibilité exquise que le vulgaire ne saurait comprendre. L'affection chez elles est un culte auquel elles sacrifient tout ; mais, par cette intensité même de sentiment, leur amitié peut être éternelle et leur amour exclusif. Jamais l'oubli, ce remède à tant de maux, ne saurait cicatriser pour elles la blessure reçue.

Lents à se donner, ces cœurs ne s'ouvrent que peu à peu à la tendresse qui les sollicite ; la passion s'insinue, s'infiltré plutôt qu'elle n'éclate en eux. Mais quand une fois ils en sont possédés, un miracle seul pourrait détrôner l'image à laquelle ils ont élevé un autel mystérieux, dans le sanctuaire de leurs souvenirs.

C'est en vain que le malheur s'appesantira sur eux, que l'ingratitude répondra aux appels de leur attachement fidèle ; les seules réminiscences des bonheurs passés seront désormais l'aliment qui nourrira la tendresse vivace dont les lueurs intermittentes éclaireront, jusqu'aux extrêmes limites de la vie, la route que parcourra leur tristesse inconsolée. Oh ! qui saurait dire le secret de toutes ces mélancolies que l'on côtoie chaque jour, de ces chagrins décents que violent des sourires, de ces soupirs discrets qui passent comme un souffle dans des lèvres tremblantes, de ces regards humides cherchant inconsciemment le bleu serein du ciel ou s'attachant distraitemment aux jeux des vapeurs dorées qui couronnent de leurs resplendissements la cime des montagnes !

Il est des peines cachées que l'on peut deviner mais dont on ne doit jamais tenter d'approfondir le mystère. Ce serait une profanation. C'est une vertu parfois que le silence, il est plus de délicatesse dans une digne retenue, dans une apparente indifférence même sagement mesurée, que dans les protestations importunes d'une sympathie qui ne sait pas attendre l'heure de se manifester.

*Aimée Patrie*

## CHRISTOPHE COLOMB

(Voir gravure)

Nous sommes heureux de publier aujourd'hui la reproduction du superbe tableau de Christophe Colomb dû au pinceau de Vanloo.

Au moment où les restes mortels que les Espagnols ont toujours cru être ceux du célèbre navigateur ont été enlevés de La Havane et transportés en Espagne — reconnaissance bien tardive, hélas ! comme il arrive généralement à tout bienfaiteur de l'humanité, surtout quand il a poussé la vertu jusqu'à l'héroïsme — en ce moment, disons-nous, il convient vraiment de populariser les faits du grand homme.

Les deux Vanloo, peintres français fameux, nés tous deux dans le midi de la France, vivaient, Jean-Baptiste de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle au milieu du XVIII<sup>e</sup> ; son frère Carle, de 1705 à 1765.

Christophe Colomb mourut misérable, délaissé de ce roi Ferdinand d'Espagne qu'il venait de rendre le plus riche, le plus puissant des monarques de l'époque. C'est à Séville, en 1506, que s'éteignit notre héros.

L'imitation, le plus beau livre sorti de la main des hommes, nous dit au chapitre VII du livre II, le plus beau chapitre de ce plus bel ouvrage ; " Celui qui s'appuie sur l'homme tombera ; tout homme est foin, et sa gloire tombera comme la fleur de foin. Celui qui s'appuiera sur Jésus se tiendra inébranlable éternellement en lui."

C'est ce que Christoph Colomb a compris, c'est ce qu'il a fait, c'est pourquoi il vivra éternellement.

## SATIRE

UN ASTRE DU SIÈCLE

Vraiment, maudit esprit, tu veux me faire pendre !...  
Après "Le Parvenu," que tu viens de pourfendre,  
Ne peux-tu maintenant retrouver des exploits  
Dignes d'être applaudis par ta modeste voix ?  
Pourquoi ne pas chanter le vainqueur de Manille ?...  
Mais tu poursuis encor quelque triste vètille !  
Laisse enfin la critique et le fier avorton,  
Que tu veux caresser du bout de ton bâton :  
Tu n'es pas maréchal ! Si l'on voit ton audace,  
On pourrait bien tantôt te montrer la besace !  
— Ah ! Quel "dude" superbe ! — Encor ! Te tairas-tu !  
N'attaque pas du moins un homme bien vêtu.  
Ce parfait gentilhomme a de faciles rentes ;  
Viens admirer plutôt ses manières galantes...  
L'autre jour, chez gros Pierre, il brillait au salon !  
— Quoi ! Je célébrerais cet aimable frelon !  
Tu veux rire de moi. Vois plutôt la houssine  
Caresser gentiment sa vaillante poitrine.  
Ah ! Si Molière encore existait de nos jours,  
Chez lui tu le verrais inspirer ses discours,  
Nous dire la grandeur du précieux "dudisme"  
Dont l'ordre tout nouveau naquit du crétinisme  
Sur les monts verdoyants de l'imbécillité,  
Aux souriants zéphirs d'un esprit frelaté.  
— Me faudra-t-il toujours combattre ton génie  
Qui d'un insolent vers sans cesse s'ingénie ?  
— Et moi, je suis confus d'avoir à régenter  
Un cadavre impuissant, que je ne puis dompter !  
Puis, lorsqu'un ostrogoth, perché sur ses échasses,  
Le monocle dans l'œil, veut affronter les Grâces,  
Il faudrait adorer le somptueux camail  
Qui décore le chef de ce fameux bétail  
Dont l'ordre est un mystère au bon naturaliste  
Et qui fut inconnu même au mythologiste.  
Un honnête homme enfin ne saurait applaudir  
Ce crûste qui, havtatin, vient chez nous s'ébaudir.  
J'admets, il est bien vrai que sa monomanie,  
Ses habits gracieux lui donnent le génie  
D'un héros aux regards de plus d'un idiot,  
Mais aux yeux du bon sens il est toujours pierrot ;  
Et si parfois son cœur veut soupirer sa flamme,  
Il devient le bouffon d'une intrigante dame  
Qui, s'amusant d'abord de son air délicat,  
L'envoie à la fin paître aux champs du célibat...  
Ne l'as-tu jamais vu danser la ritournelle ?  
Quels entrechats mignons germent dans sa cervelle ;  
Ses gestes gracieux, son visage grippé  
Rappellent les plaisirs d'un vaillant constipé.  
Sa jambe, noblement moulée en sa culotte  
Dont le tissu répand des flots de bergamote,  
Est un chef-d'œuvre d'art digne d'un fier héron ;  
Son maintien me remé. ses héros de Scarron.  
Pratiquant le proverbe : " Il faut savoir se " traire,"  
Vous lui montrez en vain l'à propos de se taire.  
Enfin logant le diable au fond de son gousset,  
Ce roi de notre siècle est un "peigne" complet.  
— Mais tu deviens méchant ! — Je n'en pourrais trop dire,  
Punir un insolent n'est certes pas médire.  
— Te crois-tu sans défaut pour vouloir régenter  
Les vices des humains ? Je ne puis t'écouter,  
Entonne un autre chant... — Au héros de Manille ?...  
Hélas ! Pour voir sa gloire il faut une lentille,  
Car, tu le sais, caché derrière un éventail,  
Il devint pour l'Espagne un rude épouvantail  
Qui la fit tressaillir jusqu'au cap Finistère,  
Et tous ses vieux vaisseaux criblés par ce tonnerre...  
— Assez, tu ne sais pas applaudir ce vainqueur  
Dont les États-Unis ont vanté le grand cœur  
En un hymne puissant. N'attaque pas sa gloire  
Et confesse à la fin qu'il a pris la victoire.  
— Souviens-toi que " Tout ce qui reluit n'est pas fort,"  
Et que l'honneur parfois nous vient pendant qu'on dort.

J. de Legault.

## LA VIERGE ET L'ÂME PURE

A ma cousine Yvonne

I

C'est le soir d'un beau jour de mai.  
Là-bas, mollement étendu au sein d'un riant vallon  
que dominant les alléghans, le petit village de Sainte-  
Luce regarde, d'un œil distrait, s'allumer à tour de  
rôle les premières étoiles.  
Soudain, une légère brise, une de ces brises enchan-  
teresses qui nous enivrent, nous grisent de parfums,  
vient chuchoter à l'oreille des villageois de bien har-  
monieuses, mais non moins étranges formules.

Sentant aussitôt la fatigue engourdir leurs membres,  
on les voit pencher la tête, un murmure à peine per-  
ceptible erre sur leurs lèvres, ils s'endorment en se  
recommandant au bon Dieu.

Pas le moindre bruit ne vient troubler la profonde  
quiétude qui règne en souveraine sur les hauts sapins  
de la montagne comme sur le brin d'herbe qui, sous  
son ombre, abrite l'infime bestiole. On n'entend rien,  
si ce n'est, à des intervalles assez prolongés, quelque  
chose comme des frôlements d'ailes et les soupirs des  
harpes angéliques...

Tout éblouissante de splendeur, une nuée lumineuse  
vient d'apparaître

Faisant glisser un voile  
Sur le front de l'étoile.

Elle s'abaisse, s'abaisse... la brise nous apporte les  
fragments d'un hymne céleste et je ne sais quoi de  
mystérieux qui vient jeter le trouble dans l'âme.

Les sons que l'on entendait dans le lointain devien-  
nent de plus en plus distincts : les anges, s'accompa-  
gnant sur leurs harpes, chantent ce chant si suave :

*Tota pulchra es, Maria ! et macula originalis non est  
in te.*

La nuée est déjà parvenue au terme de sa course  
rapide. Elle éclate tout à-coup et se répand en une  
pluie de lumière. Entourée de milliers d'anges, portée  
sur les ailes des chérubins, l'on voit s'avancer au  
milieu de sa gloire la Vierge des vierges...

Oh ! qu'elle est belle dans sa chaste tunique, sous  
son manteau parsemé d'abeilles d'or ! Un diadème  
étincelant de pierreries orne son front, son visage est  
radieux, ses bras sont étendus comme pour répandre  
des bienfaits.

Avec quel amour ne regarde-t-elle pas ce pays dont  
elle s'est constituée la dévouée protectrice !

La sainte phalange poursuit sa marche à travers  
l'espace, et les cœurs célestes se pressent auprès de la  
Mère aimable, chantant sans cesse : *Tota pulchra es,  
Moria...*

II

A cette même heure, sous un berceau de chèvre-  
feuille, une jeune fille se tient agenouillée.

Vêtements blancs, chevelure brune, visage où se  
marient la couleur de la rose et celle du lis, traits en-  
core empreints du cachet de la grâce du baptême, voilà  
ce que nous dévoile l'astre des nuits dont le disque  
argenté brille en ce moment au-dessus du berceau.  
Cette jeune fille toute ravissante, c'est Yvonne, l'âme  
pure : car tel est le surnom que l'on accorde à cette  
candide enfant qui semble une fleur tombée du par-  
terre des cieux.

Elle a quitté les plaisirs, les amusements des gens  
du monde pour venir prier devant l'image de Marie.

Alors que mugets, violettes ont fermé leur calice,  
que les cieux sur les lèvres vermeilles de ces fleurettes  
laissent couler mille gouttes de rosée, Yvonne, de son  
cœur, calice le plus riche qu'il puisse y avoir, exhale  
aux pieds de la Vierge le parfum de ses prières.

Les yeux remplis d'une sainte flamme, la tendre  
enfant tient sans cesse ses regards attachés sur l'image  
de la Madone ; si parfois elle les détourne de ce ta-  
bleau, c'est pour les fixer à la voûte sublime, siège de  
la félicité suprême.

Tantôt sa prière est pour ainsi dire la plainte  
d'une âme exilée qui aspire à revoir sa patrie, tantôt  
on la voit la tête élevée, les mains jointes, et sur la  
face les marques d'un indicible bonheur...

Qu'il fait bon ! qu'il fait bon là-haut, s'écrie-t-elle,  
comme si la Vierge pour son enfant chérie avait  
soulevé un coin du voile qui cache le parvis des  
cieux.

Enfin on l'entend s'écrier, pleine d'enthousiasme :  
" O Marie ! ô ma reine ! ô ma mère ! vous servir,  
vous seule et toujours !... "

Maintenant elle reste là immobile et les paupières à  
demi-closes... Brisée par la fatigue et l'émotion,  
Yvonne s'est endormie.

Cieux, vous si pleins de munificence pour la flore  
des champs, sur cette fleur des jardins du divin  
Maître, répandez votre rosée : *Rorate coeli de super.*

III

Pendant qu'Yvonne, agenouillée, dort entre les bras  
de son bon ange, une brillante lumière remplit le  
berceau et s'étend sur tout le jardin.

Les tendres fleurettes ont relevé leur tige, ouvert  
les yeux, et le gentil oiselet, croyant la nuit déjà  
écoulée, a commencé les premiers trilles de ses riches  
mélodies.

Yvonne, Yvonne, prononce une voix douce, douce  
à faire couler les larmes.

A ces mots, la jeune fille tressaille, son visage s'en-  
flamme, elle pousse un cri d'allégresse : " O Marie !  
ô ma mère," et tombe prosternée aux pieds d'une  
dame d'une grande beauté qu'escorte une troupe de  
jeunes gens dont les vêtements sont plus blancs que  
la neige.

C'est la Vierge avec ses anges. Oui ! c'est la Vierge  
des vierges qui vient s'entretenir avec l'âme pure.

Yvonne est toujours là, prosternée, qui se confond  
en prières et en hommages.

La mère de Dieu la relève bien doucement, la sou-  
lève dans ses bras, la presse sur son cœur ; et les anges  
étonnés se disent entre eux : " Voyez donc, comme  
Notre-Dame l'aime ! "

L'auguste souveraine, s'adressant à la jeune fille, lui  
parle avec toute la tendresse d'une mère :

" Mon enfant, en cette nuit où je viens sous le toit  
de chaume et dans le palais des rois effleuré de mes  
lèvres le front des créatures candides et chercher à  
attendrir le cœur endurci des pécheurs, c'est vers toi,  
la première, que je suis accourue, et cela parce que tu  
m'as le plus aimée.

" Yvonne, tes prières, tes supplications ont eu à  
mes yeux un prix inestimable ; j'accepte le sacrifice  
que tu me fais de tout ton être. Tu es à moi, oui ! à  
moi pour toujours.

" Vois maintenant comment je sais récompenser ta  
confiance. J'ai attiré sur toi les regards de mon divin  
fils et tu es devenue pour lui l'objet de grands  
desseins.

" Réjouis-toi, réjouis-toi du haut degré de gloire  
auquel ton Dieu a bien voulu t'élever.

" Tu seras du nombre de celles qui, revêtues de la  
livrée d'innocence, chantent devant le trône de  
l'agneau les louanges du Tout-Puissant. Sans cesser  
de m'appartenir, tu seras l'épouse du Christ. Reçois  
cette couronne d'immortelles, la couronne de tes fian-  
çailles, prends dans tes mains ce lis et que jamais la  
poussière de la route n'en ternisse la blancheur ;  
accepte ce chapelet. Ce sera comme une tresse de  
roses toujours fraîches épanouies que, pendant le  
temps d'exil qu'il te reste à passer sur la terre, tu  
effeuilleras dans mes temples."

La Vierge baise au front son enfant privilégiée ;  
accompagnée de la troupe céleste, elle s'envole vers les  
cieux, tandis que deux anges, portant sur leurs ailes  
la belle jeune fille, vont déposer l'âme pure sur sa  
couche virginale !

Et la Reine des anges, s'élevant dans les airs, di-  
sait encore :

" Au revoir ! au revoir ! enfant, là-haut ! "

Le lendemain, comme une fleur qui, dès l'aube, se  
lève vermeille, Yvonne se rendit au sanctuaire de  
Marie pour consacrer sa virginité.

Les esprits célestes, la voyant venir, chantaient par  
delà les nues : *Beati mundo corde, quia vitam æternam  
possidebunt !*

LUSCINIUS.

## PENSÉES SUR LA MODE

La mode ne change que pour changer.  
On ne peut résister à la mode ; c'est un torrent qui  
entraîne tout.

Quelque ridicule que soit la mode, il est encore plus  
ridicule de ne pas la suivre.

Il est impossible de se faire une idée des sacrifices  
que les femmes peuvent s'imposer pour parvenir à  
suivre les modes ; elles s'élèvent parfois jusqu'à l'hé-  
roïsme, et se privent des choses qui paraissent les plus  
indispensables.



Mlle ANTOINETTE TREBELLI, ARTISTE LYRIQUE

### UNE PREMIÈRE DÉCEPTION

Il était une fois non pas un bûcheron et une bûcheronne, mais un brave cultivateur et son épouse.

C'était au mois d'octobre de l'ère terrible de 1837.

Tous deux habitaient près de Montréal un antique manoir, que leur avait légué un aïeul. Ce vieux château n'était plus qu'une vieille relique seigneuriale des temps primitifs de la colonie. Tapissé de vignes sauvages accolées à ses flancs, il était cette fois là de vert tout habillé. Et le soir, parfois, sur un des pignons, devenu le refuge des oiseaux de nuit, pointait en sentinelle quelque chouette de mauvais augure. L'autre partie de la maison était occupée par ce brave cultivateur, son épouse et leurs enfants—car des enfants, ils en avaient plusieurs.

Depuis leur mariage, toujours la nature les avait favorisés de ses dons les plus magnifiques. Une dizaine d'années d'union conjugale s'étaient écoulées, et déjà plusieurs marmots se partageaient les échos du manoir.

Georges, l'aîné de cette bande enfantine, se plaisait, en vrai petit lutin, à faire parade de certains airs de petit bonhomme. Il était trop vieux, disait-il, pour demeurer au coin du feu. Ce n'était pas rien, il comptait dix ans d'existence et savait les nombrer sur chacun de ses doigts.

Il avait même fait sa première communion.

A l'école du village, pas un grand de ses compagnons ne lui coupait l'herbe sous le pied. Georges était toujours le premier de sa division. Pas un seul ne pouvait le faire reculer. Il était, pour ainsi dire, l'un des plus doués des enfants de son âge ; sa gaieté et son entrain en faisaient le Roger-Bontemps du royaume des petits tapageurs.

Un soir, son père et sa mère, pensant à l'avenir de leur petit Georges, tinrent conseil près de l'âtre.

Tous dormaient dans le manoir, ou du moins tous paraissaient le faire. Les cris et les agitations avaient fait place à la tranquillité de la nuit. Les craquements du toit se resserrant sous la force d'un froid d'automne, brisaient la monotonie des sifflements du vent. Le bruit de la sve bouillonnante de l'érablé

qui écumait dans l'âtre, d'accord, aurait-on dit, avec le tic-tac sourd et cadencé de la pendule, faisaient complétés les harmonies du doux colloque.

Petit père et petite mère s'avisèrent donc de préparer un avenir à leur petit Georges.

—Notre Georges sera prêtre, dit la mère, possédant à un haut point le sens religieux. Par ces années de terribles persécutions de ces "habits rouges endiablés," tous les habitants voient leurs moissons détruites : et qui donc, mieux que nous, donnera un prêtre au peuple outragé ?

—Ton rêve est beau ; reprit l'époux, mais le mien n'en est pas moins sublime. D'ici à ce que Georges soit prêtre, la justice a bien le temps de disparaître et il me tarde de me venger de ces chiens d'anglais qui nous maltraitent de toute manière. En peu de temps, Georges sera instruit et pourrait devenir un vaillant lutteur de nos droits. N'ayant pas de charrue à laisser au champs, de terre à laisser inculte, il pourrait se rendre capable des plus grands dévouements.

La conversation allait son train, père et mère poursuivaient leurs confidences, pensant qu'aucun être humain ne pouvait les entendre.

Or, voici bien que Georges de sa couche entendit parler de lui, de son nom, de son avenir... Il devint inquiet, et curieux de tout comprendre.

Tout à coup, il se souvint du conte du *Petit Poucet*, ce conte qui avait tant frappé sa jeune imagination, tout enfant. Il se rappela qu'une fois ce petit bonhomme, par son habileté avait déjoué les malheureux projets de ses pauvres parents. Il conçut alors l'idée d'imiter le petit héros de la légende.

Doucement, Georges quitte son lit, se glisse le long de la muraille et se blottit dans l'ombre. De peur d'être surpris, il retient son haleine et profite d'un léger bruit quelconque pour y faire ses pas. Il avance ainsi jusqu'à ce que son oreille indiscrète puisse saisir parfaitement les paroles une à une.

On conclut, ce soir-là, que Georges devait aller au séminaire des Sulpiciens de Montréal. En entendant prononcer ces derniers mots, Georges se croit découvert et vite regagne sa couche déjà refroidie.

Le matin arrive. Georges se lève gai et rayonnant

plus que d'ordinaire ; joyeux, il a hâte qu'on lui annonce formellement la nouvelle.

Hélas ! le pauvre n'avait pas tout compris ce que voulaient dire ces paroles : "Georges ira au collège."

Non, certes, loin de là.

Comme la plupart des enfants d'aujourd'hui, il n'entrevoit dans son rêve qu'une agréable promenade en pays étranger, voir la ville... et revenir à la maison.

Mais lorsque son père lui dit :

—Georges, il te faudra bientôt partir pour le collège, et cela pour dix mois ; il faut que l'on se prépare, car tu seras seul là.

—Comment, dit l'enfant, je serai seul au collège ?

—Non, tu auras de nouveaux compagnons et de bons Pères qui auront soin de toi.

L'enfant poursuit :

—Mais dis donc, papa, il me faudra quitter ma mère !... Non, non, je ne le puis ; j'irai encore à l'école du village.

Et l'enfant éclata alors en sanglots. La perspective de quitter pour longtemps son village, la maison paternelle, son père et sa mère, lui allait au cœur, naturellement.

Pour la première fois, la haine des Anglais pénétrait dans ce jeune cœur.

Que ne resta-t-il toujours enfant de huit ans !

O temps à jamais regretté de l'enfance !

JACQUOT.

### UNE ARTISTE DE L'ÉCOLE ITALIENNE

(Voir gravure)

Mlle Antoinette Trebelli dont nous publions le portrait, est une cantatrice de Londres et New-York. Son talent de premier ordre s'est manifesté une fois de plus lundi 12 décembre, à la première des séances musicales de Mme Nilca consacrée à l'école italienne.

L'élite de la société montréalaise qui l'avait déjà applaudie chaleureusement quand elle apparut au concert Plançon, lui a fait une réelle ovation.

Il faut reconnaître que c'est une artiste extrêmement sérieuse, d'une pureté de style et d'une distinction qui l'ont fait accueillir dans toute la société de Londres autant comme femme du monde que comme artiste de mérite attachée à la musique classique.

Son éducation musicale fut dirigée par sa mère, la plus grande célébrité de son époque comme contralto, qui fut décorée de tous les rois et empereurs de l'Europe, et transmit à sa fille les dons précieux qu'elle avait reçus de la nature.

### LES PARENTS

Dans un ménage chrétien, la femme prouve sa délicatesse de sentiment en se montrant prévenante pour son mari, toujours affable, toujours complaisante, et l'homme qui a reçu une bonne éducation, est rempli d'égards pour sa femme, qu'il traite toujours comme une compagne chérie que le bon Dieu lui a donnée pour l'aider à supporter les peines de la vie.

La femme tient sa maison de telle sorte que son mari y trouve le bonheur. Elle ne paraît jamais devant son mari dans un négligé qui pourrait diminuer l'estime que ce dernier a pour elle. Son langage sera toujours irréprochable à tous égards. Le mari en agira de même envers elle. Les charmes de la jeunesse sont bientôt passés, l'estime, qui a sa source dans les qualités du cœur et les bons procédés, demeure.

Que le père et la mère n'aient aucun différend en présence de leurs enfants, qu'ils ne se permettent aucune parole triviale, grossière. Que leur autorité soit tendre et de telle sorte que leurs enfants, tout en les respectant, soient à l'aise avec eux. Qu'ils tiennent à ce que les enfants observent entre eux les règles de la politesse et de la bienséance qu'ils doivent pratiquer plus tard dans le monde.

## PRÉCIEUSE INNOCENCE

*Heureuse âme innocente au parfum virginal,  
trangère au remords, ignorante du mal,  
ans un azur sans fin, tu t'élèves, tu planes.  
alhalla merveilleux que les regards profanes,  
ndiscrètes ou méchants, n'ont point encore souillé,  
oux cœur de jeune fille, à l'amour éveillé,  
arde-toi du poison, des bassesses du monde,  
t conserce-toi pur, simple et frais comme l'onde.*

*J. H. Robitaille*

## DÉSÉSPÉRANCE

Le berceau contient-il l'homme ou bien le destin ?

V. H.

C'était dans l'après-midi d'une de ces belles journées de novembre ; le soleil brillait, radieux et resplendissant, dans un ciel sans nuage ; les feuilles qui jonchaient le chemin, amoureuses de ces baisers d'adieu que leur prodiguait leur amant de jadis, sentaient en elles un doux frémissement ; l'on aurait dit que ces petits cadavres blêmes reprenaient pour un moment leur ancienne vitalité et par instants se soulevaient de terre, comme un mourant qui se sent tout à coup revivre sous la caresse bienfaisante de son enfant, et qui fait un suprême effort pour étreindre une dernière fois dans ses bras ce pauvre petit être qui ne comprend rien, hélas ! à ce cruel déchirement...

C'était le jour des morts, et comme c'est d'ailleurs la louable habitude parmi nous, canadiens-français, j'avais dirigé mes pas vers le cimetière de Belmont.

Un de mes amis, un confrère de classe que je n'avais pas revu depuis déjà assez longtemps, m'accompagnait. C'était un jeune homme dans la fleur de l'âge : vingt-deux, vingt-trois ans au plus. Mais sur ce front tout jeune encore, l'on pressentait que tout un monde de déceptions et de douleurs avait déjà passé ; et je ne me rappelle pas avoir rencontré un regard plus mélancolique et plus tristement doux que celui de ces deux yeux rêveurs...

Depuis quelque temps, nous allions, silencieux, dans les allées lugubres et mystérieuses du vaste champ des morts. Lui, tête baissée, et comme plongé dans une profonde rêverie, me suivait de quelques pas.

Tout à coup, au détour du chemin, où les croix et les marbres devenaient plus nombreux, il s'approcha de moi, appuya sa main sur mon épaule, et me fixant d'un regard encore tout humide de pleurs, il me dit ces paroles :

— Cher ami, dis-moi, qu'est-ce donc que la vie ? à quoi sert-il de vivre ?...

Il y avait tant d'âme, de tristesse et de conviction apparente dans ces quelques mots que je me sentis malgré moi profondément ému ; et lui, voyant l'étonnement, la surprise dans laquelle il m'avait plongé, ajouta :

— Ah ! vois-tu, je ne sais rien de plus triste et de plus douloureux que l'espoir dans la vie, à jamais ravi par des malheurs accumulés trop vite sur un front trop jeune pour les recevoir.

— J'avais une mère. Mon père était ici depuis longtemps : ma mère est venue le rejoindre ; et ce sont eux que je crois apercevoir, là, tout près, sous cette froide pierre...

— J'avais dix-huit ans. Ceux-là vivaient qui ne sont plus, et j'étais heureux ; alors, j'avais pour la première fois, ouvert mon âme à l'amour, et l'amour m'avait souri délicieusement : de ce sourire qui grise et qui fait palpiter le cœur d'une si étrange émotion. Mais, hélas ! j'avais trop dit à l'espiègle que je croyais, et un jour l'infidèle me laissa, emportant avec elle un lambeau de mon cœur.

— Plus tard, il y a de cela un an, j'ai voulu, pour cicatriser toutes ces blessures, épancher mon âme dans celle d'une nouvelle amie. Oh ! celle-là, elle était douce et bonne comme ma mère, et un jour, je

m'en souviens, nous nous étions juré que nous nous aimerions toujours. Fou que j'étais de croire encore à ce bonheur ; avant que nos vœux se fussent réalisés, la pauvre enfant est venue, à son tour, s'abriter sous ce gazon que tu vois devant nous... et dire que je ne la verrai plus... jamais !... jamais !... "

Ici, la voix lui manqua ; un sanglot déchirant s'échappa de ses lèvres... et moi, sachant qu'il est des larmes qu'on n'arrête de couler qu'avec d'autres larmes, j'unis mes pleurs à sa douleur...

Cet ami, que j'estime d'autant plus qu'il a beaucoup souffert, m'a quitté depuis peu pour un sol étranger, traînant avec lui sa secrète blessure.

Puisse ces beaux vers de Victor Hugo parvenir jusqu'à lui, et en ranimant la foi dans sa pensée, verser sur cette plaie encore saignante un baume salutaire :

« Espère, enfant, demain ! et puis demain encore.  
« Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.  
« Et que chaque matin que se lève l'aurore,  
« Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !  
« Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances,  
« Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,  
« Quand il aura béni toute les innocences,  
« Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous !

JULES E. ROBITAILLE.

## FAIS CE QUE DOIS

Devant sa maisonnette, enguirlandée de vigne vierge et de chèvrefeuille, le garde-barrière son chapeau de toile cirée sur la tête, son drapeau roulé à la main, attend le passage du train du Havre.

Un sourire illumine ses traits rudes ; une nuance d'orgueil brille dans ses yeux clairs et hardis d'ancien soldat, reconnaissable autant à son allure martiale qu'à la médaille militaire, épinglée à sa blouse bleue.

Il est fier, il est heureux, le père Bénédicte !...

Aujourd'hui son Victor, son " fieu ", mécanicien à la Compagnie, conduit sa première machine.

Comment va-t-il se comporter, le " conserit " ?

Et puis, joie plus grande encore, on lui amène, pour le baptême, le premier-né du jeune ménage, dont il va être le parrain.

Et le vétérân rit par toutes ses rides, en songeant à l'enfantelet tout rose qu'attend déjà une coquette barcelonnette, chauffant au soleil là près de la fenêtre ; — à la menotte potelée qui fourragera dans sa moustache grise, — et au bonheur de posséder ce mignon pendant un long mois.

Soudain le vieux tourne la tête...

Un train en détresse descend à contre-voie, tandis que l'on entend le grondement de l'autre roulant dans un tonnerre lointain... La terre tremble... le voilà !... il arrive comme un éclair !...

Le père épouvanté se précipite en agitant son drapeau rouge, devant la machine sur laquelle il croit déjà reconnaître son fils...

Trop tard ! ! !

En vain le mécanicien serre le frein, renverse la vapeur, l'élan est donné, le monstre de fer passe en rugissant, en vomissant des étincelles...

Le garde-barrière, brutalement écarté par le chasse-pierre, hurle affolé :

— Saute !... mais saute donc !...

Victor secoue la tête.

Il n'est pas de ceux qui désertent !

L'effroyable choc a lieu, les wagons se télescopent, montent les uns sur les autres, la chaudière éclate et, sous les yeux même de son père, le fils disparaît dans l'épouvantable explosion, qui brise toutes les vitres de la paisible maisonnette.

Le " conserit " n'a pas tremblé...

Comme un soldat, il est mort vaillamment à son poste !

\* \*

Dix ans se sont écoulés...

Devant la maisonnette, enguirlandée de vigne vierge et de chèvrefeuille, le garde-barrière, son chapeau de toile cirée sur la tête, son drapeau à la main, attend toujours le passage du train...

Seulement sa moustache est maintenant toute

blanche ; ses yeux, si clairs jadis, sont voilés par un brouillard humide ; sa haute taille s'est voûtée...

Pourtant il vit...

Il vit et quand le soir, revenant de la classe, un écolier, ses livres sous le bras, ouvre la barrière en criant :

—... Bonjour, grand-père...

On le voit encore sourire.

Cet enfant, c'est l'épave de son bonheur passé...

Au milieu des décombres, des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants écrasés, broyés, calcinés, méconnaissables, il a découvert le nouveau-né, épargné miraculeusement et riant dans ses langes, éclaboussés du sang de sa mère...

Il s'est jeté sur lui, comme l'avare sur son trésor ; il l'a emporté dans sa maison en deuil, l'a couché dans le berceau préparé avec tant de joie, et, en le contemplant, paisiblement endormi, ses yeux arides se sont mouillés ; il a retrouvé les larmes.

Son Michel !

C'est sa consolation, son espérance, sa vie !

Il est si beau, si bon, si brave !

Un vrai fils et petit fils de soldat, car n'est-ce pas aussi un soldat, ce vaillant, mort sur sa machine, comme le marin à son banc de quart ?

Et intelligent !

Toujours le premier à l'école ; il obtiendrait sûrement une bourse ; il deviendrait un savant comme son pauvre père !...

Seulement, lui, ce n'est pas la mécanique qui l'attire ; il ne construit pas des locomotives avec des boîtes à sardines ; il ne se dérange pas pour voir passer les trains, et le strident sifflet ne lui fait pas lever les yeux, s'il est gravement occupé à lire la vie d'un grand capitaine ou à faire manœuvrer ses soldats de plomb.

Lui, son rêve, c'est l'armée ! Il tressaille, au son du clairon, au roulement des tambours, au cliquetis des baïonnettes, et court bien vite sur la route au passage d'un régiment.

Et le vieillard s'attriste, ferme sa porte, de mauvaise humeur à la vue des pantalons rouges.

L'ancien troupière est devenu tremblant et craintif, comme une poule retenant un poussin sous son aile...

\* \*

Ce sont les grandes manœuvres : les soldats sillonnent la plaine, et, tandis qu'ils se reposent en faisant la soupe, un officier s'approche de la maisonnette.

C'est un homme jeune encore, aux rides précoces, aux tempes prématurément blanchies, au regard triste et doux.

Il interroge avec bonté le garçonnet, accouru sur la porte, et dont la gentillesse, le minois éveillé, les réponses décidées, semblent l'intéresser :

— Quel âge avez-vous, mon jeune ami ?

— Dix ans, mon commandant...

— Dix ans ! ce serait l'âge de mon fils !...

Il soupire... hésite... et, s'adressant au vieux garde qui s'avance, l'air maussade, en faisant le salut militaire :

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici, mon brave ?

— Vingt ans bientôt, mon commandant...

— Vous avez donc assisté à la catastrophe de 1884 ?

— Je suis le père du mécanicien qui conduisait le train et voici son fils...

— J'ai réveillé, sans le vouloir, un souvenir douloureux... Pardonnez-moi... c'est que j'ai perdu ma femme et mon enfant dans ce fatal accident...

— Je vous plains, dit le vieillard, tandis que l'enfant, l'orphelin, le regarde d'un œil attendri.

Entraîné par cette sympathie d'infortune, le commandant leur raconte son histoire :

Blessé grièvement à la prise de Sontay, il n'a connu le malheur qui l'avait frappé qu'à son retour du Tonkin, et n'a pu obtenir de renseignements détaillés sur cette catastrophe...

— Vous ne vous souvenez pas par hasard... c'est déjà si loin !... d'une femme jeune et belle... avec un petit enfant nouveau-né ?... Il avait au cou une médaille bénite... avec la date de sa naissance : " 21 juin 1883 "

— Qu'avez-vous donc, grand-père ?... Vous êtes malade ?...

— Ce n'est rien... va jouer...

Michel, inquiet, regarde le vieux qui s'est dressé tout pâle, tout ému...

— Va jouer, répète-t-il en le repoussant presque rudement.

Et, balbutiant une excuse... "l'heure du train... son service" il se dirige en chancelant vers la barrière, tandis que l'officier, attribuant son trouble au souvenir qu'il a réveillé, s'éloigne, sans insister davantage...

\* \* \*

... Devant la maisonnette, enguirlandée de vigne vierge et de chèvrefeuille, le garde-barrière, son chapeau de toile cirée sur la tête, son drapeau roulé à la main, attend encore le passage du train...

Il est venu là, machinalement, comme un automate, et, les yeux troubles, les oreilles bourdonnantes, la tête en feu, il regarde sans voir, écoute sans entendre, hypnotisé par une seule pensée...

Celle de cette médaille, à la date jusqu'alors incompréhensible pour lui, qui est là dans son tiroir aux reliques...

Est-ce vrai ? est-ce possible ?

L'enfant qui l'a rattaché à l'existence : l'enfant qu'il a couvé, élevé, choyé, l'enfant qui est sa joie, sa consolation, sa vie...

Ce n'est pas son petit-fils !...

Mon Dieu ! pourquoi lui avez-vous ouvert les yeux ? pourquoi ne l'avez-vous pas laissé s'endormir de l'éternel sommeil dans cette erreur bénie ?...

Michel, son Michel qu'il aime comme l'enfant de ses

entrailles, n'est qu'un étranger pour lui ! Il ne l'appellera plus : "Grand-père."

Son cœur se brise à cette idée.

Non, non, cela ne sera pas...

Michel est à lui, c'est son enfant, par droit de tendresse !

Il ne le cédera à personne...

Il n'a qu'à se taire, garder son secret, et rien ne sera changé.

— Oh ! l'horrible tentation !...

Ma foi ! tant pis ! il se taira !

Une petite main se glisse dans la sienne.

— Vous n'êtes plus fâché, grand-père ?

Michel lève sur lui ses yeux si confiants et si doux,

— Cela va-t-il mieux, mon brave ? dit une autre voix.



LES FLEURS DE NOS CHAMPS

... Il est entre le père et l'enfant !... Appuyé à la barrière, le commandant attend aussi le passage du train maudit qui a détruit tout son bonheur, qui lui a pris ceux qu'il aimait.

Il arrive comme l'éclair.

Il passe.

Il est passé...

Et passée aussi la tentation mauvaise !

Les clairons sonnent comme pour une victoire.

A cet appel bien connu d'honneur, de dévouement, de sacrifice, le vétérans se redresse pour répondre : Présent !

Et, au moment où l'officier, ignorant le drame qui se joue dans cette tête blanche, lui tend amicalement la main, il pousse brusquement le petit garçon dans ses bras, en disant d'une voix rauque :

— Embrassez-le ! c'est votre fils !...

Du mécanicien broyé sur sa machine, du grand-père qui vient de broyer son cœur, le premier n'a pas fait le plus grand sacrifice au Devoir !...

ARTHUR DOURLIAC

Cette séance aura lieu au Château Ramsay, et l'entrée sera gratuite. Le public lettré ne manquera pas d'assister en grand nombre à ce régal littéraire d'un genre tout nouveau en ce pays.

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

Nous apprenons, à la dernière heure, que l'Ecole Littéraire de Montréal donnera, jeudi de cette semaine, une superbe séance publique, au cours de laquelle notre poète national, M. Louis Fréchette, lira sa belle tragédie inédite : *Véronica*.

C'est la première fois, croyons-nous, que le public aura l'occasion d'entendre cette œuvre poétique de premier ordre. Entre les actes, plusieurs jeunes poètes de l'Ecole diront de leurs vers.

Il n'y a rien dans l'ordre des choses humaines, de plus nécessaire, de plus décisif et de plus fécond que ce que nous désignons par ce mot : le travail. Comprendre et patiquer, jeune encore, la grande loi du travail, selon le cours ordinaire des choses, c'est décider l'avenir et fixer la destinée ; c'est assurer dans ses premiers jours la fécondité de tous ses jours ; c'est ouvrir dans la vie qui commence les sources fécondes et larges d'où sortent les grandes choses, dont l'éclat doit rejaillir sur la vie tout entière. — R.P. FÉLIX.







BEAUX - ARTS. — LE PRÉFÉRÉ

## NOS FLEURS CANADIENNES

LA RUDBECKIE

*Rudbeckia hérissée.*—*Rudbeckia hirta* : (Famille des composées)

C'est un ami, un herborisateur d'hier, M. P.-O. Nadeau, qui m'a présenté les premières Rudbeckies qu'il m'a été donné d'admirer.



Et je lui ai voué une reconnaissance sincère, car il m'a causé un véritable plaisir. Il les a cueillies à la Pointe-aux-Trembles et sa trouvaille me semble d'autant plus précieuse que Provencher, d'illustre mémoire, prétend que cette espèce ne se trouve qu'aux Etats-Unis et dans le Haut-Canada. Ses rayons d'un jaune-orange brillant sont au nombre de vingt-quatre, plus ou moins, et mesurent un pouce de longueur. Au centre

s'élève le disque conique qui de loin paraît noir, mais qui, vu à la loupe, est en réalité composé de minuscules fleurs violacées, sombres.

Dans le sud de la république américaine, où elle abonde, son aspect bizarre, quoique coquet, lui a fait donner le nom de *nigger head*—tête de nègre ! Les anglais l'appellent *cone flower*.

Toutes les Rudbeckies — elles sont au nombre d'une vingtaine, je crois — ont l'Amérique du nord pour contrée d'origine.

C'est l'immortel savant suédois Linnée qui les a baptisées ainsi, en souvenir de son prédécesseur dans la chaire de botanique de l'Université d'Upsal : Olais Rudbeck.

B. J. Massicotte

(Reproduction interdite)

## ETUDES HISTORIQUES

LE JOURNALISME MONTRÉALAIS

*Le Bouquiner*, petit journal mensuel de quatre pages avait pour rédacteur M.O. Lapalice, il était imprimé chez M.A.E. Morin (107, rue Sainte-Rose). Dans le premier numéro, qui parut en août 1894, et qui fut probablement le seul publié, nous lisons le programme de cette feuille dans lequel il est dit : "La politique n'occupera aucun espace dans nos colonnes ; la religion, au contraire, soit directement ou indirectement, les occupera presque toutes. Le principal moyen dont nous nous servirons sera de mettre nos abonnés au courant de toutes les publications anciennes et modernes, mais surtout anciennes, qui regardent la religion." Ce journal était publié à la librairie Saint-Michel, 32, rue Saint-Gabriel.

*L'Observateur Municipal* se donnait pour mission de surveiller les actes du conseil municipal et de prendre la défense de tous ceux qui auraient à se plaindre de lui. C'est ce qu'il disait dans son programme. Il commença à paraître le 21 juillet 1894 et il disparut quelque temps après. Il était hebdomadaire et il se composait de quatre pages, petit format. M. Henri Roulaud en était le rédacteur.

*Le Journal Populaire*, parut pour la première fois

le 29 mars 1894. Il était hebdomadaire et s'occupait surtout de littérature. M. Vekeman (Jean des Erables) en était le propriétaire et le rédacteur. Ce journal eut une existence brève.

*Le Sun*, journal du dimanche, a commencé à paraître le 17 juin 1894. Il a été fondé par M. Boyd, autrefois du *Sunday Morning News*.

*La Psyché*, était un journal mensuel de vingt pages, grand format. Il était destiné au beau sexe, et il publiait des gravures de modes, de la musique et des articles littéraires. M. Guy de Kermeno en était le rédacteur, et MM. Massé et de Courville, les propriétaires. Le premier numéro a paru le 10 novembre 1894 et son existence a été de quelques mois.

*Le Passe-Temps*, s'occupe de musique, littérature, théâtre, etc., et il est publié bi-mensuellement. Le premier numéro a paru le 2 février 1895. M. J.-E. Bélair en est le propriétaire.

*Le Journal du Peuple*, dont le premier numéro parut le 2 février 1895 et qui eut une existence de quelques semaines, était hebdomadaire et serio-comique. R. Beaugrand et Cie, éditeurs ; M. Vekeman, rédacteur.

*Le Cyclorama universel* était un journal hebdomadaire sous forme d'album d'images. Il fut fondé le 21 septembre 1895, par MM. Jules Hebbronner, Brodeur, etc. Son existence fut d'environ un ans et demi.

*Les Nouvelles*, journal du dimanche, sans aucune couleur politique, fit son apparition le 1er septembre 1895. M. Urbain Lafontaine en fut le fondateur. En 1897, ce journal devint la propriété de M. Bergevin et de M. François. Le dernier numéro est paru le 6 février 1898.

*La Libre Parole*, second journal hebdomadaire du même nom, commença à paraître le 22 août 1896. Il était illustré et politique. M.A. Grenier, propriétaire ; M. Marc Sauvalle, rédacteur. Il vécut quelques mois.

*Le Lutin*, journal humoristique hebdomadaire, édité par M. E.-L. Guimont et Cie, publia son premier numéro le 25 avril 1896. Rédacteur : H. Malo. Il en a été publié deux numéros.

*Le Soir*, journal libéral quotidien, publié par M. L.-P. Brodeur et J.-A. Choquette, fit son apparition le 24 avril 1896. Il disparut le 31 août de la même année.

## LA MODE



TOILETTE de soirée pour jeune femme ou dame d'âge moyen. Robe en soie carrulée de moirures, nuance n'ville : blouse de mousseline de soie blanche brodée de paillettes et ornée de girandoles de perles, petits ruchés de mousseline de soie blanc.

*Le Signal*, publié et rédigé par un groupe de jeunes libéraux, a commencé sa publication le 14 novembre 1896 et a cessé de paraître le 18 juin 1898. M. T. Dubreuil, administrateur.

*La Feuille d'Erable*, était une petite revue bi-mensuelle illustrée. Elle parut du 10 avril au 25 juin 1896. Elle avait vingt-quatre pages. Cette revue était l'organe de l'École littéraire, et elle était rédigée en partie par les membres de cette société de jeunes gens de lettres.

*La Nouvelle-France*, journal politique indépendant, publié une fois par semaine, commença sa publication le 18 avril 1896. Il disparut à son quatrième numéro. M.-L.-G. Robillard en était le rédacteur et le propriétaire.

*Le Journal*, publié le dimanche, fit son apparition le 15 août 1897. Le dernier numéro parut le 24 octobre de la même année. Fondé par M. Denis Poitras, il devint plus tard la propriété de M. Oswald Chaput.

*L'Étudiant*, petit journal de seize pages, publié hebdomadairement, a commencé à paraître le 6 novembre 1897. Ses propriétaires étaient MM. Matte et McCaffrey. Comme son titre l'indique, il s'occupait particulièrement de choses intéressant les étudiants des universités.

*Le Trait-d'Union*, dont M. H. Roulland et Geo. de Martigny étaient à la fois les propriétaires et les rédacteurs, a vu le jour le 13 novembre 1897. Il paraissait une fois par semaine, le samedi. Ce qui distinguait ce journal des autres publications, c'est qu'il s'occupait d'affaires matrimoniales. Il vécut quelques semaines.

*La Cloche du Dimanche*, dont le premier numéro a paru le 14 octobre 1897, était un journal éminemment catholique et publié pour l'usage des familles. M. G. Vekeman, belge qui habite le Canada depuis nombre d'années, en était le propriétaire et le rédacteur. *La Cloche* disparut à son dix-neuvième numéro.

G.-A. DUMONT.

### DESCRIPTION DE LA TOILETTE

(Voir gravure)

Parmi les soieries en vogue cet hiver, on trouve des soies moirées à carelures ou mosaïques de tons unis ou changeants. Avec ces soies, les garnitures sont inutiles; elles sont par elles-mêmes assez élégantes et assez étoffantes pour se passer d'ornements.

Pour tailler les jupes nouvelles dans une étoffe de petite largeur comme la soie, on assemble le tissu par des coutures prises sur ses lisères pour obtenir la surface nécessaire à l'application du patron; puis cette surface obtenue, on taille comme dans un lainage.

La blouse du modèle que représente notre gravure est très ample, retombant largement sur la ceinture; elle est posée, bien entendu, sur une doublure ajustée en soie, satin ou peau de soie. C'est un corsage habillé dont l'arrangement plaira aux dames d'âge moyen dont taille est un peu fatiguée, aux jeunes femmes qui ne peuvent momentanément songer aux corsages très serrés, moulant la taille.

Cette blouse est brodée de minuscules ruches et de paillettes d'acier et d'or. Une jolie fantaisie serait de la broder de perles, de cristal de couleurs sont d'un effet ravissant sur une toilette du soir, et si on les choisit d'un ton très doux et bien dans la note de la toilette, on n'aura pas à craindre l'effet clinquant.

Matériaux : moire ou soie 8½ verges; satin pour le corsage 5½ verges; soie doublure 13 verges; mousseline de soie 1½ verge.

### L'ART CULINAIRE

*Truite froide sauce danoise.*—Faites cuire la truite au court-bouillon et laissez-la refroidir. Mélangez un jaune d'œuf cru, une cuillerée à café de bonne mou-

tarde et ajoutez, peu à peu, de l'huile d'olives en tournant comme pour une sauce mayonnaise. Lorsque le mélange est compact, ajoutez deux ou trois cuillerées de crème fraîche, en tournant toujours la sauce qui doit rester liée et de teinte jaune pâle. Mettez sel, poivre et le jus d'une moitié de citron. Ajoutez une cuillerée de persil et de cresson hachés.

*Crème blanche au kirsch.*—Mettez cinq blancs d'œufs et deux poignées de sucre en poudre dans un vase, tournez-les jusqu'à ce que la pâte soit blanche et très lisse. Versez dans une casserole une chopine de lait froid et une chopine de crème bien fraîche, mêlez-y vos blancs d'œufs et tournez toujours sur le feu jusqu'à ce que la crème soit assez épaisse, retirez-la en tournant encore et ajoutez-y deux ou trois fortes cuillerées à bouche de kirsch; laissez refroidir et servez le jour même, car le blanc d'œuf est sujet à s'éclaircir quelquefois.

*Potage à la Crécy.*—Ce potage se compose de carottes très rouges en purée avec navets, un oignon et un poireau. Si on veut le faire plus fin, on fera fondre ces légumes à la casserole avec du beurre et un morceau de sucre. Mouillez-les de bouillon, passez-les à la passoire, faites cuire encore sans bouillir pour lui donner une belle couleur rougeâtre; au moment de servir, trempez-y des croûtons passés au beurre, ou coupés dans des tranches minces grillées.

### AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

La direction de cet établissement a mis à l'affiche, pour cette semaine : *The Professor*, une pièce de William Gillette, l'auteur bien connu du *Secret Service*, du *Private Secretary*, etc., ouvrages qui ont obtenu un succès complet dès leur apparition devant le public. *The Professor* est bourrée de situations drôlatiques.

Le vaudeville pourra entrer en comparaison avec la pièce. Les Trois Troubadours qui ont fait sensation, à New-York, en feront les frais.

RONDE DES ASTRES

Une œuvre excellente et qui a droit à tous les égards et à tous les encouragements, cherche à se créer quelques ressources. Des personnes dévouées ont décidé d'organiser une soirée d'un genre tout spécial au Monument National en faveur de cette œuvre : le 15 décembre aura lieu une grande représentation chorégraphique à laquelle prendront part plus de cent jeunes personnes de la ville. Ce sera réellement féérique, les costumes seront éblouissants, les figures de la ronde seront combinées avec un art surprenant.

Il y aura en outre une superbe évocation du passé : scène empruntée à la cour du roi François Ier, où la fidélité des costumes s'alliera à la gentillesse, à la grâce des pages.

Nous osons espérer que nos lecteurs surtout ceux de la ville, encourageront cette bonne œuvre, et se porteront en foule à cette soirée.

MÓNUMENT NATIONAL

A cause de certains contretemps, le directeur des soirées de famille a été forcé, à la dernière minute, de changer la pièce à l'affiche, pour dimanche dernier : on a répété avec assez de succès le drame de d'Ennery *Simon le Voleur*. Le public cependant, ne semble pas goûter le mélodrame d'autrefois avec autant d'empressement que la comédie, aussi est-on vite et avec raison, revenu au répertoire Labiche qui sera toujours nouveau et attrayant. Donc dimanche le 18 courant, on donnera trois désopilantes comédies de cet auteur en un acte chacune : *Embrassons-nous*; *Folleville*!; *Une pluie de baisers et les 37 sous de M. Montandoin*. Plusieurs nouveaux amateurs très connus paraîtront devant le public à cette soirée. Ainsi, dans la première comédie joueront Mlle Blanche Payette, MM. Laramée E. Roy et Thibaudeau Rinfret; dans la seconde : Miles Daigle et M. Rainville E.E.D.; enfin dans la troisième Mme et Mlle Chapdelaine, MM.

Dubreuil, Barré, Emmanuel, et Bédard. Avec cette pléiade d'artistes nous avons droit de nous attendre à une agréable soirée. Puisse le public se rendre en foule et continuer à notre théâtre national, l'encouragement qu'il lui a donné par le passé.

### JEUX ET AMUSEMENTS

ENIGME

Je suis de tout temps quoique enfant,  
Mon père vit dans le carnage.  
Ma mère a fait jaser souvent,  
Ma sœur, honnête, douce et sage,  
Vaut mille fois mieux que nous trois,  
Et n'a personne sous ses lois;  
De l'Olympe à l'humble chaumière,  
J'embrasse la nature entière;  
Je visite peu les palais,  
Je fuis la grandeur, l'opulence,  
C'est dans les champs que je me plais;  
Je suis colère, un rien m'offense,  
Je suis bon, facile, indulgent,  
Je suis léger comme le vent  
Et je me pique de constance;  
Je suis timide, circonspect,  
Hardi, violent, plein d'audace;  
Je peste, je gronde et menace,  
En parlant toujours de respect.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 760

Enigme.—Calotte.

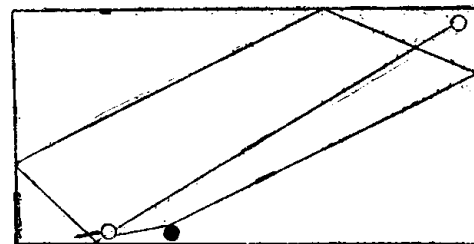
Logogriphe.—Ane, An, Ange.

ONT DEVINÉ :

L.-A. Taillefer, Mirabell; J.-E. Gauthier; Mlle I. Naud, Mlle Eva Tranchemontagne, D. Dupuis, Mme A. Granger, Montréal; Mlle C. Huot, P.-O. Simon, Québec; H. Leroux, Ottawa; Mlle Joséphine Drouin, Montréal.

### LE BILLARD

COUP DE FANTAISIE



Attaquer sa bille au centre sans effet de côté, la rouge très fine par un coup de queue très vigoureux.

### GRAVURE-DEVINETTE



D'où provient le ronflement que l'on entend? On dirait le ronflement d'un homme ivre-mort. Où est donc l'ivrogne?

# Rosalba ou les deux Amours

ÉPISODE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond-J. Massicotte

## INTRODUCTION

CHEZ GIANELLI

L'endroit le plus froid de Montréal est la Place-d'Armes. En été, lorsque dans toutes les autres rues la chaleur est étouffante comme celle d'une fournaise, sur cette jolie place on est étonné de sentir une fraîche brise, et l'on se croirait à la campagne. Dans ce petit bosquet, avec son jet d'eau, on respire un air pur, et, par la rue Saint-Sulpice, qui rappelle les vallées du Colorado, le vent circule, avec la vitesse d'un torrent, entre la montagne et la rivière. Dans l'hiver, le jardin se transforme en une sorte de glacier arctique. Les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, leurs branches plient sous le poids du givre, et l'on dirait que leur écorce va craquer. La neige, entassée presque jusqu'à la hauteur de la grille, jette de blancs reflets sur les édifices de pierre qui entourent le jardin. La Banque de Montréal présente l'aspect d'un majestueux palais de glace. Les tourelles de l'église Notre-Dame, semblables à des glaciers, réfléchissent leurs ombres blanches à travers la place sous les rayons du soleil dont elles neutralisent la chaleur. Tout ce petit coin de terre semble désolé et inhabitable.

A une heure avancée de l'après-midi, en 1876, deux messieurs arrivaient sur la Place-d'Armes par la rue Notre-Dame. L'un d'eux, une sorte d'athlète, marchait la tête haute et semblait défilier la tempête. L'autre, grand aussi, mais moins fortement charpenté que son compagnon, semblait s'épuiser en efforts pour tenir tête au vent et à la neige qui l'aveuglait.

— Où sommes-nous ? dit ce dernier, je suis presque épuisé.

— Sur la Place-d'Armes, répondit son compagnon d'une voix sonore. C'est ici que vous pourrez bien juger de nos hivers canadiens.

— C'est vraiment terrible ; je ne pourrai pas traverser la place.

— Mais le *St. Lawrence Hall* n'est qu'à quelques pas.

— N'importe. Je suis presque essoufflé. Ne pourrait-on pas arrêter plus près ?

Oh ! oui répondit "l'athlète," nous voici au *Cosmopolitan*.

— Entrons donc.

Quelques instants après, les portes du restaurant s'ouvraient ; un courant d'air chaud, venant de l'intérieur, dilatait la poitrine du piéton épuisé.

— Ah ! dit-il, en respirant longuement, la chaleur c'est la vie, le froid c'est la mort. Comment, vous autres, Canadiens, pouvez-vous vivre dans un pareil climat ?

— Nous nous en tirons très-bien. Regardez-moi.

— J'y mourrais.

— Pas le moins du monde. Si vous avez les poumons faibles, notre air vif les aurait bientôt fortifiés. L'humidité est la mort des personnes délicates. Une atmosphère sèche vivifie, et notre atmosphère est la plus sèche du monde. Le climat du Canada est bien plus sain pour les poitrinaires que celui de la Floride, et les docteurs commencent à le reconnaître.

— Voilà un argument nouveau en faveur de l'annexion, répondit le premier interlocuteur, qui était complètement remis.

Les deux compagnons se rendirent à la buvette, riant de cette dernière observation. On comprendra ce qui les faisait rire quand on saura que le premier était un anti-annexioniste enragé, et son compagnon un Américain, venu à Montréal pour étudier l'état du pays.

— Qu'allons-nous prendre ? demanda l'Américain.

— Parbleu ! du *Tonico Reale*.

— Tonico Reale ? qu'est-ce que cela ?

— N'avez-vous jamais entendu parler des amers de Gianelli ?

— Jamais.

— Eh bien ! Gianelli est à Montréal ce que Santoni est à Paris et Delmonico à New-York.

— Oh ! je comprends, un de ces maîtres d'hôtel italiens, fameux dans toutes les capitales de l'Europe, depuis Londres jusqu'à Constantinople.

— Oui, et il a importé un amer appelé *Tonique Royal*, qui est très à la mode ici en ce moment. Avec un peu d'eau-de-vie, il est délicieux.

— Eh bien ! essayons. L'eau-de-vie surtout est précisément ce qu'il me faut par ce froid-là.

Un garçon de buvette intelligent est l'âme d'un restaurant. Gianelli en avait un ; c'était un jeune homme à l'esprit un peu rude, mais vif et intelligent et qui parlait plusieurs langues. Il avait entendu une partie de la conversation précédente et, en un clin-d'œil, il avait rempli presque jusqu'aux bords deux verres à vin d'un liquide aromatique couleur dorée, puis, dans chaque verre, ajouta une larme d'eau-de-vie de Martel.

Le Canadien dégusta son verre avec toute la science d'un Parisien qui veut apprécier une liqueur rare. L'Américain, fidèle aux usages de son pays, but le sien tout d'un trait, et, faisant claquer ses lèvres, il s'écria :

— Délicieux ! délicieux ! Après pareille absinthe, nous pouvons faire honneur à un souper aux huîtres. Avez-vous, en Canada quelque variété particulière de l'espèce ?

— Oui, la Caraquette, une huître petite, un peu salée, mais très succulente.

— Prenons-en une assiette."



DEUX MESSIEURS ARRIVAIENT SUR LA PLACE-D'ARMES—Page 524, col. 1

On fit monter les deux compagnons qui, peu après, faisaient honneur au festin. L'air vif qu'il avait respiré, l'excellente absinthe qu'il avait prise avait aiguisé l'appétit de l'Américain, qui trouva les huîtres si bonnes qu'il en demanda une seconde assiette. Sa bonne humeur revint avec le bien-être que lui avait procuré ce chaud repas. Il se plaisait à comparer ce bien-être avec le frisson qu'il avait ressenti à peine une demi-heure plus tôt. Il regardait l'épais tapis de velours, les rideaux de gros damas, le lustre dont la lumière scintillait doucement, la flamme du poêle situé au centre de l'appartement et qui se réfléchissait à travers les plaques de mica, et, en s'étendant sur un fauteuil, il éprouvait une sensation délicieuse.

— Je me trouve parfaitement, dit-il à son compagnon.

— J'en suis bien aise, répondit l'autre d'un ton poli.

— Oui, je suis comme les artistes, j'aime les contrastes. Ils sont pour moi la poésie de l'existence, et je laisse aux graves penseurs le droit d'y voir de la philosophie. J'apprécie cette douce chaleur en songeant à la tempête que l'on entend au dehors.

— Notre vie canadienne est pleine de contrastes : je suis donc certain qu'elle vous plaira.

Et le Canadien, qui semblait se conformer peu à peu aux pensées de son compagnon, continua :

— Notre existence est comme notre climat, rude à l'extérieur, mais dans notre intérieur nous sommes heureux."

L'Américain avança sa chaise comme pour écouter plus attentivement.

— Nous avons l'air d'un peuple arriéré, mais nous avons tous les éléments du progrès. Comme tous vos compatriotes qui nous visitent, vous avez dû remarquer cela.

L'Américain était trop poli pour faire une réponse directe.

— Puis, continua le Canadien, il y a encore beaucoup d'ignorance chez nous. La littérature n'est pas encouragée, et cependant, ce ne sont pas les talents qui nous manquent.

L'Américain devenait de plus en plus attentif.

— Ensuite, nous sommes timides, craintifs, toujours prêts à exagérer nos faiblesses et à donner d'énormes proportions à la prospérité et aux ressources de nos voisins.

— J'ai déjà remarqué cela, dit l'Américain.

— Cette observation s'applique surtout à la population française ; les Français, vous le savez, ont été les premiers colons de ce pays. Plusieurs d'entre eux sont arriérés, sans ambition et condamnés, en apparence, à une inertie perpétuelle. Un de nos anciens gouverneurs a eu l'impudence de les appeler "la race inférieure." Cette insulte souleva une grande indignation dans tout le pays, mais n'eut point l'effet de stimuler l'activité de la plupart des Canadiens. Nombre d'entre eux regardent leurs compatriotes anglais comme supérieurs. Ils recherchent les alliances avec eux, prennent leurs manières et parlent leur langue au détriment de la langue française si pleine de beauté.

L'Américain sourit et répondit qu'il avait déjà constaté cette manie. Il avait vu semblable chose chez lui parmi les Irlandais et les Allemands, dont la jeunesse semble avoir honte de sa nationalité et se pare volontiers du titre d'Américain.

— C'est vraiment une manie désagréable, ajouta-t-il.

— Surtout, reprit le Canadien, quand nous avons si peu de raison d'imiter ce travers. En effet—et remarquez le contraste que je veux établir—les Français ont colonisé ce pays, l'ont civilisé, l'ont défendu héroïquement, et depuis la capitulation de Québec, tout en restant loyaux et fidèles au nouveau régime, ils ont su conserver leur nationalité en dépit de tous les obstacles moraux et physiques. Ils peuvent être fiers et de leurs ancêtres et d'eux-mêmes. Leur existence dans le nouveau monde, après deux siècles de lutttes, est un vrai phénomène.

— Un phénomène dont vous devez être fiers, dit l'Américain.

— Leur histoire, depuis l'époque de Champlain, est tout un roman.

— Je sais que la province de Québec est la plus riche en souvenirs historiques. La Nouvelle-Ecosse vient ensuite, mais ses annales sont surtout pathétiques à partir de l'époque où les valeureux Acadiens furent expatriés. Je suis venu pour étudier cette histoire, et j'aimerais à faire cette étude avec l'aide d'un philosophe tel que vous.

— Merci, répondit le Canadien, je ne prétends pas savoir l'histoire de mon pays aussi bien que je connais le caractère social de mes compatriotes. J'ai eu maintes occasions de les étudier, et je m'estimerais heureux de vous donner le bénéfice de mon expérience.

L'Américain insista particulièrement sur la rébellion de 1837. Il en connaissait les résultats politiques, mais il désirait savoir si ce mouvement avait eu un effet sensible sur l'état social de notre population.

— La rébellion dont vous parlez, reprit le Canadien, est une grande époque de notre histoire. Elle constitue un point de départ. Les hommes de mon âge y voient surtout le point de départ de l'union des deux Canadas. A part cela, elle n'a pas eu d'influence sur la population canadienne. La rébellion a été réprimée avant qu'elle eût pu devenir une révolution, et vous savez que les révolutions seules peuvent changer le caractère d'un peuple. Il s'en suit que la population canadienne, toujours assez étrangère au progrès universel, offre à peu près les mêmes traits qu'avant la rébellion. Toutefois, plusieurs épisodes de cet événement, certaines légendes qui se racontent dans les chansons nationales, dans les conversations au coin du feu, mais dont la plupart n'existent encore dans aucun livre, font bien comprendre les causes intimes de la rébellion et ressortir les qualités et les défauts des Canadiens-français, à une époque d'anxiété et de dangers plus qu'ordinaires. J'ai entendu raconter plusieurs de ces histoires dans mon enfance. J'en ai écrit une toute au long parce que les personnages qui y sont mentionnés appartenaient à ma propre famille. Si vous le désirez, je vous passerai le manuscrit avec plaisir.

— Tout de suite, dit l'Américain avec l'avidité de l'homme studieux qui voit un champ nouveau s'ouvrir devant lui.

Le Canadien regarda à sa montre.

— Très bien. Il est sept heures. Nous avons soupé. Toute la soirée est à nous. Allumons un cigare et rendons-nous directement chez moi. Vous sentez-vous la force de venir à pied jusqu'à la rue Sainte-Catherine ?

— Et ce vent du nord ! reprit l'Américain en branlant la tête d'un air de doute. Si nous prenions une voiture ?

— Une carriole, monsieur ? Une carriole, monsieur ?

Tel fut le cri de vingt voix rauques qui accueillit les deux amis à leur sortie du *Cosmopolitan*.

Le cocher canadien est un type. En hiver, il est grossièrement emmaillotté dans son *capot*, son *casque* de peau de castor aux poils usés et rabattu sur ses yeux ; il porte une ceinture rouge et est chaussé d'épais *mocassins* ; il tient ferme son fouet entre la phalange du pouce et l'index, son nez est en floraison, ses joues hâlées par tous les temps, ses sourcils et sa barbe pleins de frimas, sa voix est rude comme celle du matelot qui a bravé mille tempêtes.

Les deux amis eurent bientôt fait un choix, et, se jetant dans le traîneau le plus voisin, puis s'enveloppant dans les robes de buffle, ils franchirent rapidement les rues couvertes de glace et, au bout de dix minutes, ils étaient à destination.

Le Canadien introduisit son ami dans un joli cabinet, lui présenta un fauteuil et prit dans sa bibliothèque un rouleau de manuscrit qu'il mit sur la table voisine.

— Lisez, dit-il, et voyez ce dont est capable une jeune Canadienne.

Pendant que le Canadien feuilletait le volume de M. Ph. de Gaspé, intitulé : *Les anciens Canadiens*, l'Américain lut ce qui suit.

## CHAPITRE I

### LA DÉBÂCLE

Rien ne se perd en ce monde. Au moral comme au physique, il y a une vitalité qui défie le néant et finalement en triomphe. La théorie de Pythagore sur la métempsychose contient un germe profond de vérité. Les principes élémentaires se meuvent et se transforment autour de nous et produisent des effets nouveaux et inattendus. Pas une larme, pas un soupir, pas un frémissement dans notre monde moral qui n'ait tôt ou tard ses influences cachées.

Le voyageur qui descend le Saint Laurent entre Montréal et Québec ne peut s'empêcher de remarquer l'aspect pittoresque du village de Varennes, situé sur un coteau élevé et que l'on aperçoit facilement du Mont-Royal. C'est un des plus anciens établissements du Bas-Canada ; son nom est celui d'une famille française respectée, et sa population est presque entièrement composée des descendants de ceux qui, avec les de Boucherville, les de Longueuil et les Contrecoeur, ont figuré dans les guerres sauvages et cruelles qui signalèrent le commencement de la colonie française. Varennes offre l'aspect tranquille de tous les villages canadiens, où le calme d'une vie simple et vertueuse n'est presque jamais interrompu par aucun événement extraordinaire. Si parfois cette sérénité est troublée par quelque chose d'étrange, les cancons vont grand train—car cette population est très bavarde—mais le calme renaît bientôt et l'on se prend à redire les contes des fées.

Le 5 avril 1837 est une date mémorable pour les habitants de Varennes. L'hiver avait été très-rude et le pont de glace tenait plus longtemps qu'il ne l'avait fait depuis plusieurs années. La débâcle du Saint-Laurent est toujours un événement quelquefois critique dans le Bas-Canada, et, cette année-là, les appréhensions étaient plus vives que jamais. On avait appris de Montréal que le courant grossissait avec rapidité et que des bancs de glace se formaient à l'extrémité Est de l'île Sainte-Hélène. Des roulements sinistres avaient été entendus vis-à-vis Longueuil et dans le voisinage des îles de Boucherville. Si comme on l'espérait, la glace baissait suffisamment à ces endroits pour que l'eau vint à la recouvrir, tout se passerait bien et la débâcle se ferait tranquillement dans le chenal de Varennes. Mais les vieux habitants, qui avaient étudié les caprices du grand fleuve, craignaient que la glace ne résistât trop longtemps, car les passages étroits et les récifs élevés qui bordent les hauteurs de Varennes formeraient un brise-lame formidable. Dans ce cas, la rive nord serait certainement inondée et la glace pourrait même causer des désastres sur la rive sud.

Le 5 avril fut un jour de sinistres présages. Le soleil se leva radieux et brilla pendant deux ou trois heures ; mais bientôt il se retira graduellement derrière un nuage vaporeux. On ne vit plus qu'une boule d'un rouge sombre et pourpre qui oscillait légèrement dans une atmosphère épaisse, comme ces sémaphores que l'on place sur les récifs dans la mer ou ces lampes que l'on met sur les viaducs de nos chemins de fer pour signaler un danger ou une détresse.

(A suivre)



LE COCHER CANADIEN EST UN TYPE

## L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

*(Suite)*

—Mais non, mais non, dit-elle avec une sorte d'irritation ; j'ai éprouvé, tout à l'heure, un malaise passager. . . . C'est fini maintenant. . . . Et je pense que Gérard doit s'impacienter ?

Si vous voulez, grand'mère, nous pouvons bien remettre la visite à demain, à un autre jour. . . .

Quoiqu'elle n'osât le dire et qu'il lui fût difficile de se l'expliquer à elle-même, la jeune fille trouvait quelque chose d'anormal dans l'accent de lady Ruthwen, son attitude, l'animation de son teint, habituellement d'une mate pâleur.

La voix sèche, entrecoupée par un souffle un peu haletant, avait des résonances métalliques d'un éclat presque douloureux, et était-ce le reflet du feu, flambant dans le foyer, qui mettait aux joues de la châtelaine cette rougeur fiévreuse ?

Elle se leva d'un brusque mouvement.

—Sonnez Suzan ! dit-elle d'un ton bref. J'ai déjà entendu piaffer les chevaux ; Gérard est prêt, n'est-ce pas ! Je n'ai que ma capote et ma pelisse à prendre.

Florence, la main tendue vers le cordon de la sonnette, hésitait encore.

—Il fait très froid ce soir. . . . Et nous reviendrons tard.

—La voiture est éclairée et chauffée. A Dorset-Hill, c'est tiède, gai, animé. Il y a des fleurs et des rires partout. Maud est beaucoup plus divertissante que vous, Florence. Le thé me fera du bien. Je me suis ennuyée à mourir, tout aujourd'hui.

La femme de chambre, accourue au bruit de la sonnette, coiffa sa maîtresse, posa sur ses épaules une lourde pelisse de velours frappé doublée de fourrure, et enroula autour de son cou un souple boa de chinchilla. . . .

La comtesse prit, des mains de Flor, ses gants, son manchon et sortit.

—Vous avez raison, il ne fait pas chaud, dit-elle avec un petit frisson, en descendant l'escalier.

Cependant, elle fut très gaie au *five o'clock* de lady Dorset ; elle but du thé et mangea comme à l'ordinaire les fines sandwiches au caviar dont elle était friande.

La musique de Maud Dorset, brillante pianiste, la ravit, et elle se montra très fière du succès de Gérard lorsque celui-ci consentit à chanter, tantôt avec la jolie et hardie miss Dorset, tantôt avec cette petite sauvage Flor, dont la timidité étouffait la voix.

Elle rentra à Kilmore-Castel, juste à l'heure du dîner, enchantée d'une soirée dont elle n'avait pas perdu une minute ; mais le même frisson qui l'avait déjà saisie, au sortir de sa chambre, la reprit lorsqu'elle quitta son manteau et ses fourrures.

—Il fait très froid, décidément, murmura-t-elle en se rapprochant de la cheminée, pour chercher la chaleur des braises.

Mais, presque aussitôt, une douleur vive au côté lui coupa la respiration, et elle pâlit comme si elle eût été sur le point de s'évanouir.

Florence, qui s'apprêtait à rentrer chez elle pour déposer ses vêtements de sortie, se retourna vivement.

—Grand'mère, vous êtes malade.

Cette fois, lady Ruthwen ne protesta pas. Une souffrance subite la terrassait.

—Je ne suis pas bien, balbutia-t-elle d'une voix indistincte. Je ne descendrai pas dîner.

Elle restait affalée dans un fauteuil, grelottante : ses dents claquaient et son visage parut à Flor étrangement décomposé.

—Je crois que milady a la fièvre, glissa à l'oreille de la jeune fille la femme de chambre effrayée. Ses mains brûlaient quand je lui ai ôté son manteau.

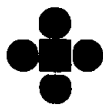
Florence s'était rapprochée de lady Ruthwen.

—Si vous vous couchez grand'mère, lui dit-elle, vous vous réchaufferiez mieux. Voulez-vous que j'appelle ma cousine Ethel ? Nous vous aiderons à vous déshabiller, tandis que Suzan bassinera le lit.

La comtesse fit un signe de tête affirmatif, et Flor courut chercher Ethel Stone. Quoiqu'elle s'efforçât de paraître tranquille, une sourde inquiétude l'agitait, et le regard creusé, plein d'une sorte d'angoisse, que fixait dans le vide lady Augusta, lui causait une vague terreur.

Elle rencontra dans le corridor la vieille cousine qui venait s'en-

## BOVRIL



EST UN EXTRAIT DE BŒUF...

Préparez-le en y ajoutant une cuillerée à thé dans une tasse d'eau chaude.

BOVRIL...

Donne la force, conserve la santé et est digéré par tous les malades, tandis que les autres remèdes ne le sont pas.

BOVRIL, Limited  
LONDRES, Ang.

25 &amp; 27, rue St-Pierre, Montréal.

quérir des motifs de leur retard ; car le repas était servi et les deux jeunes lords attendaient.

—Grand'mère est malade, lui dit-elle d'une voix étouffée. Oh ! cousine Ethel, je crains qu'elle ne soit très malade. Je ne la trouvais déjà pas bien quand nous sommes parties pour Dorset-Hill. A présent, elle grelotte, elle suffoque, et Suzan dit qu'elle a la fièvre.

Ethel Stone, très impressionnée, entra chez sa parente ; bien que prévenue par Florence, elle eut quelque peine à retenir une exclamation d'effroi, et, du premier coup d'œil, jugea que les alarmes de la jeune fille n'étaient que trop fondées.

Lady Augusta, la tête renversée sur le dossier du fauteuil, les pommettes enflammées, les yeux brûlants de fièvre, respirait péniblement, par saccades, et ses deux mains se crispaient sur sa poitrine, que traversait, à chacune de ses courtes aspirations, une douleur lancinante.

Elle essaya de se redresser, en voyant entrer miss Stone ; mais elle retomba en arrière, avec un gémissement, et ne put que lui jeter un regard de détresse.

—Mon Dieu, Ethel, fit-elle plaintivement, qu'ai-je donc ? Que m'arrive-t-il ? . . . Est-ce que je vais vraiment être malade ? Je souffre. . . . je souffre. . . . à croire que je vais mourir !

Toute sa physionomie trahissait une véritable épouvante.

Elle pouvait, en effet, s'effrayer de son mal subit, elle si robuste, d'une santé jusqu'alors si florissante qu'elle n'avait, pour ainsi dire, jamais souffert encore. A peine avait-elle éprouvé, après la fatigue des nuits de bal, le surmenage des fêtes, quelques passagères migraines, vite guéries, d'ailleurs, par l'infaillible sommeil que procurent l'éther, le chloroforme, ou une piqûre de cette morphine qui berce la douleur de rêves enchantés, mais détruit l'intelligence.

—Je souffre. . . . je souffre. . . .

Ces mots inconnus prenaient, sur ses lèvres séchées par l'ardeur de la fièvre, une poignante expression d'étonnement, d'effroi, presque de révolte et de colère.

Ses regards imploraient toutes les personnes qui s'approchaient d'elle. Qui donc la délivrerait de ce lancinement aigu qu'exaspéraient la toux, la parole, le plus faible mouvement ?

—Suzan, dit miss Stone, chauffez vite le lit de milady ; vous ma petite Flor, aidez-moi à déshabiller votre chère grand'mère.

Ce ne fut pas chose aisée. Il était impossible à la comtesse de lever ou de retourner les bras, sans augmenter sa souffrance ; la moindre secousse lui arrachait des plaintes.

—Laissez-moi, laissez-moi, murmurait-elle en repoussant les mains tremblantes de Flor et de sa vieille parente ; vous me faites mal.

Et elle s'engourdissait, recroquevillée au fond de son fauteuil bas à la chaleur du feu, dans une somnolente torpeur que secouaient, à tout instant, les déchirantes quintes de toux.

Enfin, après mille peines, elle fut dévêtue, roulée dans un grand manteau de lit, fait d'un lainage souple et chaud, étendue dans la tiédeur reposante des draps fins et des moelleux édredons.

Activement, dans les cuisines, on chauffait l'eau des bouillottes et on préparait des infusions pectorales. Noll, prévenu par Suzan de l'état de sa grand'mère, venait d'envoyer une voiture à Dumbarton, avec ordre de ramener le médecin.

CHOSSES ET AUTRES

—Quelques-unes des catacombes de Rome sont éclairées à l'électricité ; toutes le seront avant longtemps.

—On commença à se servir de bas au 11e siècle, avant cela on employait des bandages.

—Il existe dans les plaines de Grobana, Java, un lac de vase bouillante ; il a deux milles de circonférence.

—La statistique veut qu'il y ait plus d'aveugles chez les Espagnols que chez aucune des autres nations du monde.

—Les forêts de Cuba couvrent environ 13,000,000 d'acres, et plusieurs sont si épaisses qu'elles sont presque impénétrables.

—On ajoutera 48 navires à la flotte française en 1899 et 21 en 1900. La France possédera alors plus de torpilleurs et contre torpilleurs que l'Angleterre.

—Parmi les vis employées dans la montre d'une montre, il y en a de si petites, qu'il en faut 380,000 de certaines d'entre elles pour peser un livre.

—La danse qui a nom "Polka" a été introduite en Angleterre en 1844. Son invention qui est due à la Bohême, a eu lieu de 1829 à 1834. Elle a reçu son nom à Prague en 1835.

—En Abyssinie, aucune mère n'est autorisée à visiter sa fille qui vient de se marier, avant qu'un an soit écoulé depuis la cérémonie du mariage. Il n'est même pas, dans ce pays, de bon ton pour une belle-mère de prolonger par trop sa visite.

—La viande de porc et le lard provenant d'animaux nourris avec des pois, ont beaucoup plus de fermeté que dans le cas où la nourriture consiste en blé d'inde. Le lard se cuit aussi mieux sans se fondre, et est bien préférable dans le ménage. Mais pour éviter toute exagération, on ne donne généralement les pois que vers la fin de l'engraissement.

—La coiffure des japonaises sert à indiquer leur âge et à désigner les filles à marier, les veuves consolables et inconsolables. Les jeunes filles à marier se coiffent très haut sur le devant de la tête et tressent leurs cheveux en forme d'éventail ou de papillon, les sèment de cordes d'argent ou de petites boules colorées. Une veuve qui cherche un second mari tord ses cheveux autour d'une épingle d'écaillé placée horizontalement derrière la tête. Celle qui entend rester fidèle au veuvage coupe ses cheveux courts et les peigne en arrière sans aucun ornement.

—Un bon cultivateur nous disait l'autre jour, que les belles et bonnes prairies se faisaient le printemps et l'automne.

"Voyez-vous, disait-il, beaucoup de cultivateurs ne se doutent pas du dommage qu'ils font à leurs prairies, en les faisant pâturer de bonne heure au printemps et aussitôt que le foin est enlevé, jusque tard à l'automne. C'est une des plus mauvaises pratiques que je connaisse ; comment voulez vous qu'une prairie ainsi rasée puisse donner un bon rendement ? Je ne suis pas contre l'usage de faire pâturer les prairies ; mais il faut le faire avec discernement et empêcher le bétail de raser l'herbe de la prairie jusqu'à la racine. Je ne permets jamais la chose, et quand l'hiver prend, mes prairies trouvent toujours contre les grands froids une certaine protection dans le regain que je laisse d'une certaine hauteur ; le trèfle surtout a besoin de cette protection.

EN DERNIER RESSORT

Quand tous les remèdes ont été essayés sans résultat contre la bronchite, le Baume Rhumal produit une guérison en détruisant le germe du mal.

Mlle ROSA CARPENTIER

Avait la figure toute couverte de boutons ; Elle souffrait de pauvreté du sang et de faiblesse féminine

Elle raconte sa guérison afin de faire connaître aux jeunes filles le remède qu'il faut prendre pour devenir bien et heureuse

Les mères devraient veiller avec soin sur la santé de leurs filles, car elles sont sujettes à des troubles qui peuvent avoir des suites fâcheuses. Que de cas l'on pourrait énumérer où des jeunes filles sont réduites au désespoir par le fait que leur mère ne leur a pas fait comprendre l'importance du développement physique. Ces jeunes filles souffrent de douleurs qu'elles ne peuvent expliquer. On remarque chez elles un regard morne, un teint blême ou verdâtre, et une langueur qui dénotent la maladie. Par la pauvreté et le peu de sang qu'elles ont, souvent ces jeunes filles ont la figure couverte de boutons, dartres ou autres humeurs. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le meilleur remède pour guérir toutes les maladies dont souffrent un si grand nombre de jeunes filles, elles enlèvent la cause et effectuent une cure absolue en nettoyant le système de toute impureté et en enrichissant le sang. Lisez le témoignage d'une charmante jeune fille qui doit la santé aux Pilules Rouges du Dr Coderre : "Ma maladie date depuis neuf ans. J'avais des douleurs atroces dans le bas-ventre. Je souffrais aussi d'anémie causée par la pauvreté et l'impureté du sang. Il y a quatre ans, ma figure devint toute couverte de boutons et le cou plein de clous qui me faisaient bien souffrir. En différents temps, je me fis soigner par quatre médecins mais ils ne purent rien faire pour moi. En lisant les témoignages de guérisons obtenues par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je résolus d'en faire l'essai. Je ne le regrette pas, car si je suis en santé aujourd'hui, c'est dû à ce remède. Je travaille sans éprouver de fatigue et j'ai engraisé de 13 livres. Je n'ai plus de boutons sur la figure et mon teint est clair et bon. Toutes mes amies m'en reviennent pas de me voir si bien, car on me croyait en consommation. Je recommande cet excellent remède à toutes celles qui souffrent comme moi." Mlle Rosa Carpentier, Webs-



Mlle ROSA CARPENTIER

ter, Mass. Les Pilules du Dr Coderre sont la plus grande découverte du plus grand spécialiste français pour guérir toutes les maladies des femmes. Elles agissent sur les organes affaiblis elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles sont surtout sans égal pour faire du sang fort, riche et pur, elles guérissent les irrégularités, de toutes sortes, le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur, et nausées, douleur dans la tête, la poitrine, les côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, consti-

patation, et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies de l'âge critique, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés. Les femmes enceintes peuvent les prendre sans danger, les nourrices verront leur lait augmenter en quantité et en qualité et elles sont sans égal pour aider à la formation des jeunes filles.

NE CESSEZ JAMAIS de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre sans consulter nos médecins spécialistes. Envoyez leur une description complète de votre maladie, ditez leur tout, vous n'avez rien à craindre ; adressez votre lettre au "Département Médical, Boîte 2306, Montréal" Nos médecins seuls ouvriront vos lettres et les tiendront confidentielles. Nous avons ouvert au No 274 rue St-Denis, un bureau de consultations pour les femmes qui préfèrent consulter nos médecins, personnellement. Tous les jours excepté le dimanche, de 10h hrs a.m. à 5 hrs p.m., nos bureaux seront ouverts pour recevoir les dames et les demoiselles qui voudront voir nos spécialistes. Venez sans crainte, vous n'avez rien à payer.

EN GARDE ! Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de leur pharmacien des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte et qu'elles ne sont pas mieux. Méfiez-vous, mesdames, de ces pilules qu'on vous offre ainsi, ce ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, mais des imitations dangereuses pour votre santé. Refusez-les. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes contenant 50 pilules rouges chacune. Jamais autrement. Nous les expédions au Canada et aux Etats-Unis ; pas de douane à payer. Adressez : CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, MONTRÉAL.

—Les Mormons sont aujourd'hui au nombre de 300,000. Sans doute, beaucoup d'entre eux attendent avec impatience le moment où la doctrine, dont on proclame aujourd'hui l'inopportunité, deviendra opportune. C'est pour cette raison qu'on les appelle : Les saints du dernier jour.

PAS DE RISQUE

En employant le Baume Rhumal, vous réussirez à guérir votre toux, votre rhume et vous ne risquez pas que cela dégénère en inflammation de poumon.

—Il y a au monde plusieurs sortes d'animaux qui, pendant leur vie entière n'ont jamais avalé une goutte d'eau ; de ce nombre sont les lamas de la Patagonie et certaines gazelles de l'Extrême-Orient. Un perroquet a vécu cinquante-deux ans au Jardin zoologique de Londres sans boire une goutte d'eau, et plusieurs naturalistes croient que les lapins n'absorbent d'autre liquide que la rosée dont l'herbe est parfois chargée. Un bon nombre de reptiles, des serpents, des lézards, et certains batraciens vivent et prospèrent dans des lieux entièrement privés d'eau. On signale également une espèce de souris qui vit dans les plaines arides de l'Amérique occidentale, nonobstant l'absence de toute humidité. Enfin n'avons-nous pas en France même, dans les causses de la Lozère, des troupeaux de vaches et de brebis qui ne boivent presque jamais et qui n'en produisent pas moins le lait dont on fait le fameux fromage de Roquefort ?

PRENEZ-Y-GARDE

Si vous ne soignez pas de suite votre rhume en prenant du Baume Rhumal vous risquez qu'il vous conduise à la bronchite. 25c. partout

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St. Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à l'Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

LE PURIFICATEUR TONIQUE DU SANG DU Dr LUSSIER

RECOMMANDE

A la suite de maladies graves. Dans les maladies dues à l'impureté du sang. Dans les maladies de la peau. Dans le dérangement des organes internes. Aux convalescents et aux personnes faibles.

Demandez nos circulaires et certificats.

LA CIE MEDICALE DE VALLEYFIELD

BUREAU DE MONTRÉAL, 44 BANQUE DU PEUPLE

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en stocks les

R. G. - P. D. - D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield. 1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

50 YEARS' EXPERIENCE PATENTS TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American. A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers MUNN & Co. 381 Broadway, New York Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



★ VIN ★ ST-LEHON

Naturel, Tonique, Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,

Seuls agents au Canada.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ohs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.



**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 28 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adresse: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT  
PIÈVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituanes. 2 fr.  
Phie MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

**DR BERNIER**

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

**PATENTES  
OBTENUES PROMPTEMENT**

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.  
Bureaux: Edifice New York Life, Montréal.  
et Atlantic Building, Washington, D. C.

**L'ADRESSE**  
Photographes  
No 360 RUE ST DENIS  
TÉL. BELL 263 MONTREAL  
MARCHÉ 642 P.Q.

**J.-A. DUMAS**  
Photographe  
112 Rue Vitre  
Coin St Laurent  
MONTREAL.



**LE SEUL**  
Journal illustré des Dames qui publie savants Ceol gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est  
**LA SAISON**  
60, Rue de Lille, Paris.  
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus agréable et littéraire digne et le meilleur marché entre tous.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents  
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez  
**J. G. A. GENDREAU**, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

**Fourrures de toutes sortes**

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures. Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.**

35 ans d'expérience

**Chapeaux d'Automne**

**ARMAND DOIN**

1584 Notre-Dame

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**65,304**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1826 ...

**LA MINERVE**

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal . . . . . \$4.00 par an  
Hors Montréal . . . . . 3.00 par an

**Le Monde Canadien**

La grande revue hebdomadaire

**DOUZE PAGES, GRAND FORMAT**

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 Six mois . 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier  
35, RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

23159



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

**Vêtements pour hommes**

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

**GENEREUX & Cie,**

No 227, rue St-Laurent.

**LE CAPITOL**



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

**U. PERREault**

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèques, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc. a Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de textes et quatre pages de gravures chaque semaine.

**LA NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Un an 6 mois 3 moi		
	Paris et Seine	50f	28f 14f
	Départements	56f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.